

fisheye

36
Larmes d'émeraude
Ana Núñez Rodríguez
Flower Rock

56
Nuancier de la douleur
Maxime Riché
Paradise

78
Vagues à l'âme
András Zoltai
Blue Memoir



Ressource

14 FRANCE PHOTOBOOK Le bilan du Plan d'urgence pour le livre photographique 16 TENDANCE Un livre blanc pour démêler le méli-mélo de la photo 19 L'INTERVIEW Lou Stoppard raconte Annie Ernaux en images à la MEP 26 L'EXPÉRIENCE - En amour - flirte avec l'intime 30 LE PORTRAIT Mohamed Bourouissa, artiste hors frontières 32 L'ALTERNATIVE Clairejo, brodeurs de photos 46 LE PORTFOLIO RADIOACTIF d'Anaïs Tondeur 68 LE PORTFOLIO ORGANIQUE de Sylvie Bonnot 88 LE PORTFOLIO BUTINEUR de Maewenn Bourcelot 99 AGENDA Les expositions de saison 108 L'ÉVÉNEMENT Fisheye et la RATP font leurs JO 116 ÉDITION Le bon filon d'Elie Monferrier 124 INSTA Les coups d'œil des lecteur-ice-s 126 COUPS DE CŒUR Les coups de foudre de la rédaction





ROUGE ALLURE VELVET
ÉDITION LIMITÉE - NUIT BLANCHE



CHANEL.COM

CHANEL



ROUGE ALLURE VELVET
ÉDITION LIMITÉE - NUIT BLANCHE



CHANEL.COM

CHANEL

Signaux faibles, tendances fortes

Souvent subtils, difficiles à détecter et paraissant insignifiants ou sans rapport avec les courants dominants, les signaux faibles indiquent des changements importants à venir. Ils sont présents à tous les niveaux de la société, et sont certainement les indices les plus précieux à observer. En tant que magazine de photographie contemporaine ayant fait le choix de ne pas être lié à l'actualité, *Fisheye* porte son regard sur des tendances de fond à travers les travaux d'auteur.ice.s. Chacune à leur manière, ils nous décrivent un versant de notre société que l'on devine à peine. Parfois, cela semble même onirique, tant le rapport au réel est ténu. Ana Núñez Rodriguez nous entraîne ainsi dans une quête d'émeraudes en Colombie. Bien qu'il n'existe pas de méthode scientifique pour dénicher ces pierres précieuses, les habitants aiment à penser que certains signes laissent présager leur découverte, comme les jours de pleine lune, ou la présence de papillons bleus. András Zoltai nous parle, lui, du manque d'eau en Hongrie. Une carence subtile à percevoir, mais qui a des impacts énormes. Maxime Riché documente la ville de Paradise, en Californie, ravagée deux fois par des mégafeux, et nous livre une vision surréaliste pour conjurer la douleur d'un territoire. Le rapport au végétal est au cœur des travaux d'Anaïs Tondeur



et de Sylvie Bonnot, nous poussant ainsi dans une transe quasi chamanique avec les plantes : des images qui interrogent et bouleversent. Enfin, Maewenn Bourcelot nous invite dans l'univers des abeilles, sublimes et fragiles. Son voyage nous raconte l'histoire d'un monde qui se délite progressivement.

Les signaux faibles que l'on capte ici nous interrogent sur les solutions à adopter plus que sur des constats, qui n'ont jamais été aussi évidents. Pour nous accompagner dans cette épopée, l'exposition de Mohamed Bourouissa au Palais de Tokyo et le portrait que nous dressons de l'auteur nous montrent à quel point les artistes sont des guides précieux dans un univers en ruine. Tels les nouveaux oracles, augures, pythies, sibylles ou chamanes, ils nous montrent un chemin peu évident mais vital. Si votre tête ne tourne pas trop après ce voyage, *Fisheye* vous invite une nouvelle fois à descendre dans les entrailles de la Terre pour découvrir une grande exposition dans les couloirs du métro

parisien, jusqu'au 5 juin. Évidemment, vu le contexte olympique, cela parle de sport. Mais vu ce qu'est *Fisheye*, cela ne ressemble à rien de ce que vous connaissez. Raconter le monde nécessite un point de vue, et ce dernier peut contribuer à le changer. C'est peut-être une utopie, mais nous nous y accrochons fermement. ✕

INSTANTS

Une résidence Château Palmer et Leica



© Henrike Stahl pour la résidence INSTANTS, Château Palmer et Leica, 2023

Henrike Stahl

du 5 avril au 22 juin 2024

EXPOSITION

Leica Store Paris Village Royal

26, rue Boissy d'Anglas

75008 Paris

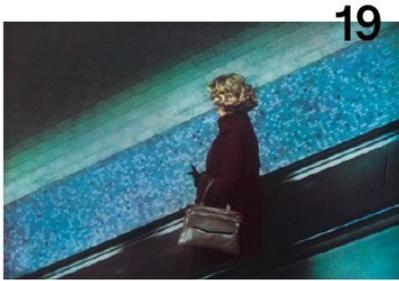
LIVRE D'ARTISTE

L'arc sera parmi les nuages

Filigranes Éditions

parution le 9 avril 2024

Page 6 Édito **Page 12** Les dessous de la couv **Page 14** Le marque-page **Page 16** La tendance, Trouver sa voie dans le maquis de l'image **Page 19** L'interview, Lou Stoppard **Page 23** L'annexe, Instantanés du réel **Page 26** L'expérience, « En amour » d'Adrien M et Claire B **Page 30** Le portrait, Mohamed Bourouissa **Page 32** L'alternative, Les détournements colorés de Clairéjo **Page 35** C'est l'histoire... **Page 36** Ana Núñez Rodriguez, *Flower Rock* **Page 46** Anaïs Tondeur, *Flleurs de feux, le témoignage des cendres* **Page 56** Maxime Riché, *Paradise* **Page 68** Sylvie Bonnot, *Corps de brume* **Page 78** András Zoltai, *Blue Memoir* **Page 88** Maewenn Bourcelot, *Les Éternels Éphémères* **Page 99** Agenda visuel **Page 108** Événement, Décathlon en mode travelling **Page 118** Édition, Le filon au bout de l'échec **Page 120** Livres **Page 122** Focus **Page 124** L'Insta des lecteurs **Page 126** Curation, les coups de cœur de la rédac **Page 130** La chronique de Benoît Baume



19



26



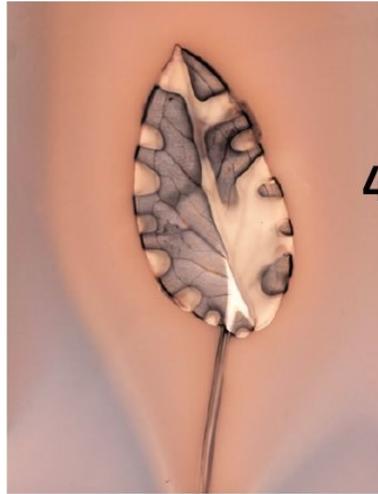
30



32



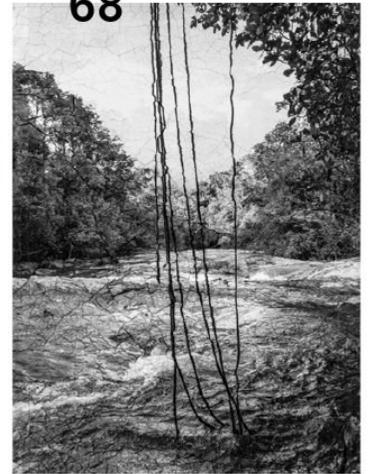
36



46



56



68



78



88



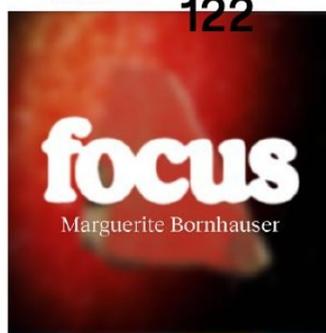
99



108



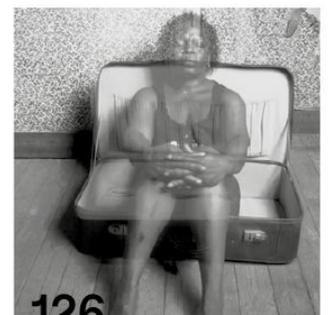
118



122



124



126



BOUCHERON

QUATRE, ICONIQUE DEPUIS 2004



LES ÉQUIPES DE FISHEYE

FISHEYE MAGAZINE

→ Directeur de la publication • **Benoît Baume** • benoit@becontents.com

→ Directrice des rédactions • **Florence Legrand** • florence@fisheyemagazine.fr

→ Rédacteur en chef • **Éric Karsenty** • eric@fisheyemagazine.fr

→ Directrice de création • **Alice Labat-Claret**

→ Direction artistique • **Sora Sauvignon**

→ Design graphique • **Lisa Millot**

→ Rédactrice en chef web • **Lou Tsatsas** • lou@fisheyemagazine.fr

→ Rédactrice • **Apolline Coëffet**

Ont collaboré à ce numéro **Carole Coen, Maxime Delcourt, Julia von Dorpp, Milena III, Lisa Muratore, Michaël Naulin, Mathieu Oui, Cassandre Thomas, Anaïs Viand**

→ Secrétaire de rédaction • **Julianne Rabajoie-Kany**

→ Directrice de la communication • **Maud Fuzeau** • maud@fisheyemagazine.com

→ Chargée de communication digitale • **Asmae Belaïche** • asmae@fisheyemagazine.com

→ Directeur de la publicité • **Tom Benainous** • tom@fisheyemagazine.fr • 06 86 61 87 76

→ Responsable commerciale • **Victoria Fert** • victoria@fisheyemagazine.com

→ Chargée relations commerciales

& partenariats • **Anne Laudet** • anne@fisheyemagazine.com

→ Diffusion • **Corentin Delavie** • corentin@fisheyemagazine.com

→ Marketing de ventes au numéro

Otto Borscha de BO Conseil Analyse Média Étude • oborscha@boconseilame.fr • 09 67 32 09 34

FISHEYE

CONTACTS

Benoît Baume
Président
& cofondateur
benoit@becontents.com

Tom Benainous
Directeur du développement
& cofondateur
tom@becontents.com

Imane Gilles
Directrice générale adjointe
imane@fisheyemagazine.com

Alice Labat-Claret
Directrice de création
alice@fisheyemagazine.com

GALERIE

CONTACT

Salomé d'Ornano
Responsable Fisheye Gallery
salome@fisheyegallery.fr

ÉDITIONS

CONTACTS

Corentin Delavie
corentin@fisheyeeditions.com

IMMERSIVE

CONTACT

Valentin Ducros
Responsable Fisheye Immersive
valentin@fisheyeimmersive.com

MANUFACTURE

CONTACTS

Maud Fuzeau
Directrice de clientèle
maud@fisheyemagazine.com

Téo Di Gesualdo
Directeur de clientèle
teo@fisheyemagazine.com

Sofian Nouria
Directeur de clientèle
sofian@fisheyemagazine.com

Thierry Grouleaud
Directeur des opérations
thierry@fisheyemagazine.com

Photo de couverture :
© Stefanie Moshammer.

Fisheye Magazine est composé en *Reckless Neue* et en *Lazzer* de la fonderie Displaay (CZ) et est imprimé sur du Royal Roto Gloss 115 g de chez Sappi et du WFU paper 100 g de chez UPM.
La couverture est imprimée sur du Fedrigoni Symbol Freeliffe 250 g.

Caractères typographiques du cahier central : *Gimlet Display*, David Jonathan Ross (DJR); *Fames Century Modern*, Erik van Blokland & Andy Cruz (House Industries); *Cy*, Jürgen Huber (Supertype); *Bodoni 72*, Dmitry Kirsanov (ITC); *Cigars*, Jan Horčík (Heavyweight); *Altesse STD*, Jean François Porchez (Typofondrie).

Fisheye Magazine est édité par Be Contents SAS au capital de 100 000 €.

→ Responsable administratif & comptabilité

Dominique Poncie

→ Assistante commerciale & administrative

Christelle Flament

8-10, passage Beslay, 75011 Paris
Tél. : 0177152640
www.becontents.com
contact@becontents.com
www.fisheyemagazine.fr

Dépôt légal : à parution.
ISSN : 2267-8417
CPPAP : 0728K 91912

TARIFS

France métropolitaine :

1 numéro : 7,50 €

1 an (6 numéros) : 40 €

2 ans (12 numéros) : 75 €

Tarif Belgique : 7,90 € (1 numéro)

Tarif Suisse : 11,50 CHF (1 numéro)

Abonnement hors France

métropolitaine : 63 € (6 numéros)

Bulletin d'abonnement en page 136.

Impression :
Léonce Deprez
ZI « Le Moulin »,
62620 Ruitz
www.leonce-deprez.fr



Tous droits de reproduction réservés.
La reproduction, même partielle,
de tout article ou image publiés
dans *Fisheye Magazine* est interdite.
Fisheye est membre de



**DISTRIBUTION
& ABONNEMENTS
FISHEYE MAGAZINE**

Christelle Flament
cflament@becontents.com

PRODUCTION | INGÉNIERIE CULTURELLE | SOCIAL MEDIA | ÉDITIONS DÉLÉGUÉES



Xiaomi 14 Ultra

CONÇU AVEC



De l'objectif à la légende



Objectif principal Leica Summilux
avec ouverture variable f/1.63-4.0

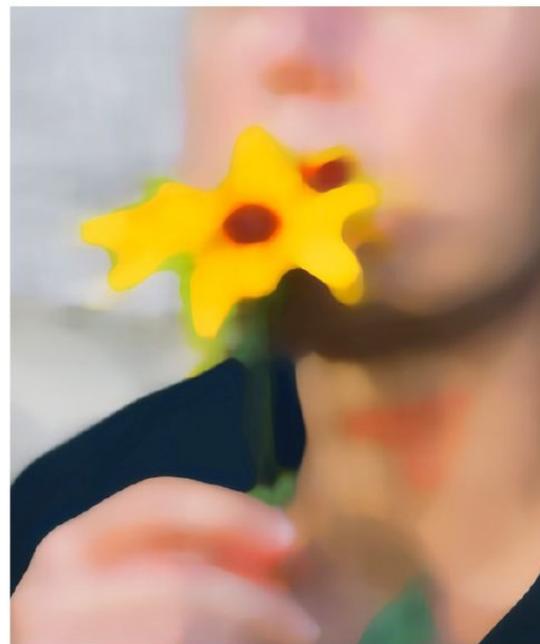
Pack Photo Pro

Grip avec commandes de mise au point / déclencheur
zoom et fonctions personnalisables (EV, ISO, WB)
Bague d'adaptation pour filtre 67mm



Pack Photo Pro d'une valeur de 199€ offert, pour tout achat d'un Xiaomi 14 Ultra, du 25/02 au 30/04 2024.
DAS : Tête : 0,997 W/kg ; Corps : 0,997 W/kg ; Membres : 2,589 W/kg.

Stefanie



www.stefaniamoshammer.com

Les images de Stefanie Moshammer s'inspirent d'expériences personnelles et de phénomènes sociaux, à la recherche d'un équilibre entre humour et horreur, légèreté et obscurité. Les photos publiées ici sont issues de la série *Each Poison, A Pillow* (2021-2023) qui associe récits fictifs et subjectifs. À 8 ans, la photographe écrit une lettre au Père Noël en lui demandant de guérir sa mère de son addiction à l'alcool. C'est cet épisode qui donne naissance à la série, qu'elle compose ensuite avec elle, utilisant leur histoire personnelle pour aborder un sujet rarement traité : l'alcoolisme chez les femmes. « *Lorsque la vie s'effiloche, nous nous efforçons de la reconstruire à partir des profondeurs, mais elle ne cesse jamais de refléter le passé. Ce passé devient une recreation superposée de couches de souvenirs et de cicatrices qui perdurent* », analyse la photographe pour expliquer *Nowadays, 2022*, le cliché de pomme publié en une de ce numéro.

Le travail de Stefanie Moshammer se déploie à travers plusieurs médias : photographies, images en mouvement, textes, installations, éléments textiles et livres. Diplômée en design textile de l'école de mode de Vienne, Stefanie Moshammer obtient une licence en design graphique et photographie à l'université d'art et de design de Linz, en Autriche. Elle suit également un cursus en narration visuelle à l'école danoise des médias et du journalisme, et étudie durant un an l'anthropologie sociale et culturelle. Elle reçoit de nombreux prix et récompenses, son travail est présenté dans plusieurs publications internationales. Elle expose dans des galeries et des musées en Europe, aux États-Unis et en Asie, notamment à Fotografiska New York, Gyeonggi Museum of Modern Art South Korea, Foam Photography Amsterdam ou encore au Kunst Haus Wien. ✕

Texte : Éric Karsenty



Moshammer

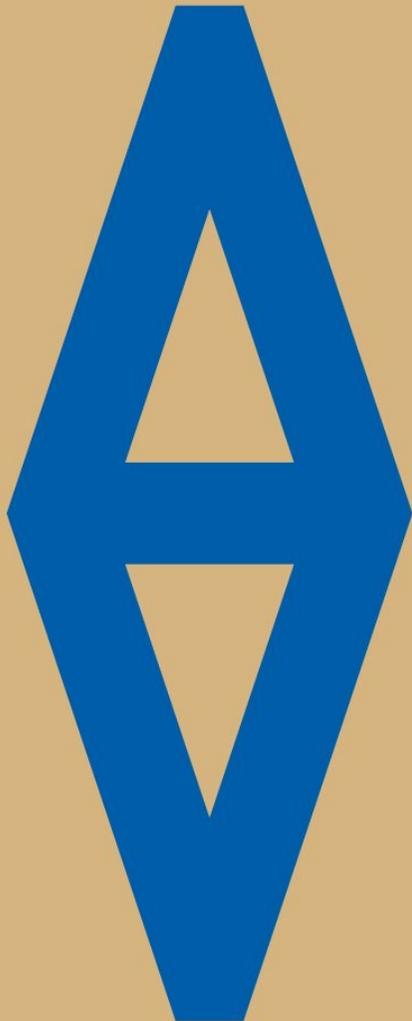
Frac
Nouvelle-Aquitaine
MÉCA

Arpenter, photographier, la Nouvelle- Aquitaine

5 · 04
6 · 10 · 2024

Exposition du Frac
MÉCA à Bordeaux

André Cepeda, Jean-Luc Chapin,
Maitetxu Etcheverria, Noémie Goudal,
Tatiana Lecomte, Chloe Dewe Mathews,
Hicham Gardaf, Valérie Mréjen,
Bruno Serralongue



Maitetxu Etcheverria, Plage, Hendaye, 2023
© Maitetxu Etcheverria



Créé pour limiter l'impact de la crise du Covid-19 sur les acteurs culturels du secteur photographique, le Plan d'urgence pour le livre photographique (Pulp) permet de soutenir les éditeurs photo et de faire connaître leurs titres. Retour sur une expérience originale.

www.francephotobook.fr

Texte : Éric Karsenty



Des étudiants de l'ESA Tourcoing découvrent l'édition photographique.

L'économie du livre photo étant par nature fragile, la crise du Covid-19 pouvait laisser penser que les risques pour les éditeurs seraient plus grands encore. C'est donc en prévention que l'association France PhotoBook - qui rassemble la plupart des éditeurs photo français - a imaginé, en collaboration avec le ministère de la Culture, l'opération Plan d'urgence pour le livre photographique (Pulp), lancée en 2021. Son principe est simple : constituer un pack d'une trentaine de livres photo à partir des catalogues des éditeurs de France PhotoBook, et les envoyer à un ensemble de bibliothèques spécialisées et de centres d'art. La prise en charge de l'achat de ces ouvrages permettant à chaque éditeur de bénéficier d'une ressource bienvenue (environ 5 000 euros) - sans compter les frais d'envoi, eux aussi pris en charge par le ministère. Cette manne de livres photos arrivant dans 90 lieux en France et à l'étranger - Frac, lieux photo, écoles d'art et bibliothèques spécialisées, en 2021 - et étendue à 100 lieux en 2023 représente une aubaine ayant surpris plus d'un responsable.

Sélection riche et diversifiée

« Nous avons accueilli avec une grande joie cette initiative. Nous avons reçu de nombreux ouvrages récents que nous ne pouvions d'ordinaire pas inclure dans notre ligne budgétaire. C'était similaire

à un matin de Noël!, confie Émilie Teulon, de la galerie Le Lieu, à Lorient. Pour une association telle que la nôtre, c'est un immense avantage d'accueillir de nouveaux ouvrages de qualité dans notre bibliothèque. » « Les ouvrages reçus constituent une sélection riche et diversifiée, souligne Angéline Nison, chargée des collections au CRP Hauts-de-France. Certains ouvrages étaient en connexion directe avec notre programmation, permettant ainsi une double valorisation de ces entrées dans notre fonds. » Même accueil positif de la part de Benoît Ménéboo, professeur d'enseignement artistique en photographie à l'École supérieure d'art (ESA) Dunkerque-Tourcoing. « Nous avons eu le grand plaisir de recevoir plus de cinquante ouvrages, catalogues, monographies, livres théoriques et le Fisheye Photo Review 2021.22. Tous traitent de la photographie dans sa contemporanéité ainsi que dans son historicité, et sont venus compléter le fonds avec lequel nous travaillons quotidiennement dans le cadre de nos enseignements en photographie et en esthétique de l'image. »

« La diversité des publications reçues est nécessaire pour construire un espace ressource de qualité, divers et complet. Je ne pense pas qu'il faudrait forcément avoir le choix des ouvrages, cependant, il serait intéressant de recevoir une liste d'ouvrages potentiels pour ne pas avoir de doublons avec notre collection existante », ajoute Émilie Teulon. ✕

SIGMA

FUJIFILM X Mount

Compacts et efficaces.
F1.4

- © 16mm F1.4 DC DN
- © 23mm F1.4 DC DN
- © 30mm F1.4 DC DN
- © 56mm F1.4 DC DN



© Contemporary
23mm F1.4 DC DN

Pare soleil en corolle (LH554-01), bouchon avant (LCF-52 III),
bouchon arrière (LCR11) fournis
Disponibles en Montures : L-Mount, Sony E et FUJIFILM X

sigma-global.com

Trouver sa voie dans le *maquis* de l'image

Pour assurer une meilleure visibilité aux photographes et fluidifier leurs relations avec les commanditaires, un livre blanc piloté par Les Filles de la photo dresse une liste de conseils et de bonnes pratiques. Décryptage.

Texte : Mathieu Oui

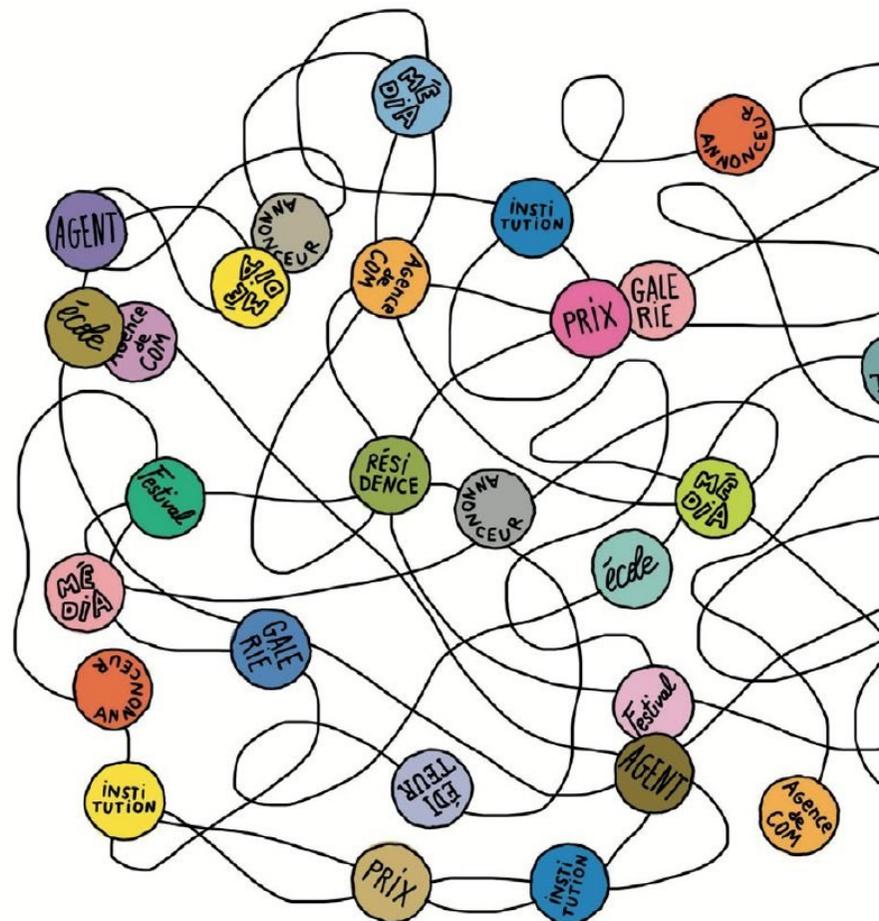
C'est un paradoxe, mais les photographes et leurs commanditaires n'ont pas toujours une vision très claire du fonctionnement de leur milieu. Avec la publication du livre blanc *Y voir clair dans le méli-mélo de la photo*, l'association des Filles de la photo fait donc œuvre utile pour les lunetiers mal chaussés de l'image ! Ce travail d'enquête co-construit avec le milieu professionnel aura nécessité trois années d'effort. Il débute en 2020, pendant le premier confinement, par une trentaine d'entretiens téléphoniques avec des photographes. Passée la pandémie, l'association organise dix tables rondes réunissant des professionnels de différents secteurs : prix, galeries, écoles, résidences, festivals, institutions, éditeurs, presse, commandes. Le livre est la synthèse de ces échanges et des propositions des participants. « Ces tables rondes nous ont fait mesurer l'ampleur de l'incompréhension et de la méconnaissance des métiers des uns et des autres », reconnaît Chantal Nedjib, cofondatrice de l'association des Filles de la photo et à l'origine du projet. Autre constat : des usages très différents, parfois au sein d'un même secteur. Le livre détaille pour chacun le fonctionnement et le mode de sélection, enrichis des bonnes pratiques à envisager pour les photographes comme

Méli-mélo dans le monde de la photo

**Chantal
Nedjib**

cofondatrice
des Filles de la photo

« Ces tables rondes nous ont fait mesurer l'ampleur de l'incompréhension et de la méconnaissance des métiers des uns et des autres. »



pour leurs donneurs d'ordre. Les auteurs mettent en avant tous les freins et embûches pour faire connaître leur travail. Ils relèvent notamment le manque de clarté des appels à candidatures. Mais aussi le grand décalage entre l'investissement dans la rédaction des dossiers - exercice chronophage nécessitant de produire de nombreux documents -, et l'absence de réponse sur le fond, qui génère de la frustration et du découragement. Et ce, particulièrement pour les femmes et les photographes autodidactes, qui manquent de confiance en elles-mêmes.

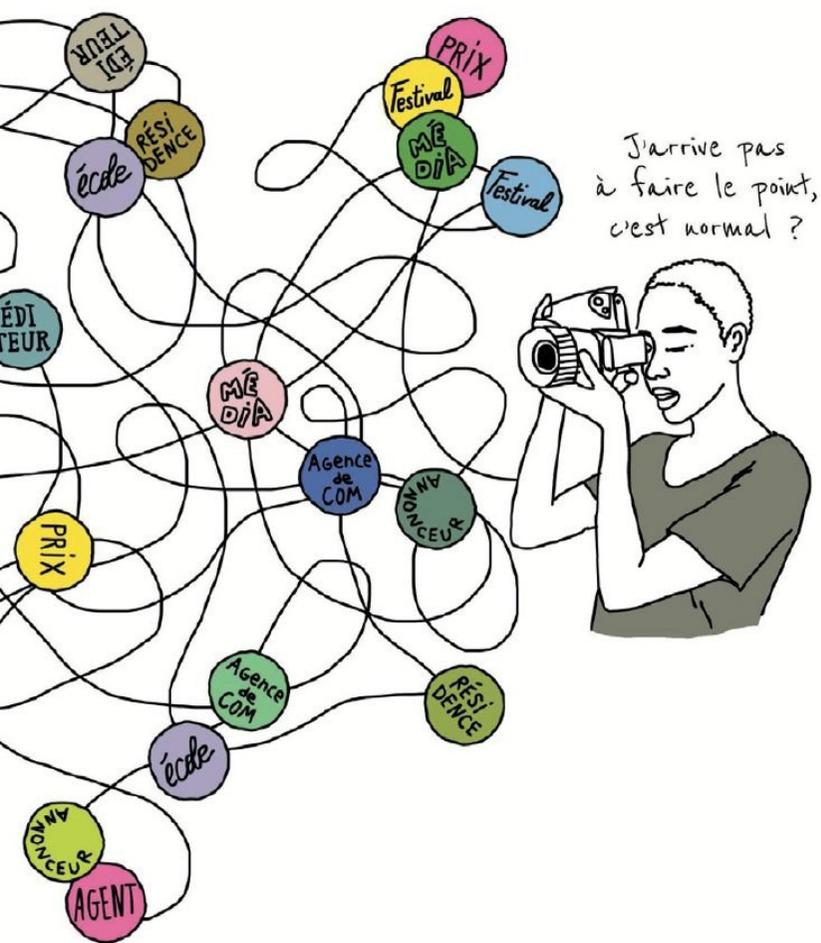
Alors, comment mieux s'affirmer et diffuser ses images ? Quelques pistes ont été évoquées lors de la table ronde de présentation du livre à l'ADAGP le 10 janvier dernier. « Il faut bien connaître son écriture photographique afin d'envoyer [ses photos] à la bonne personne », a souligné la photographe Anne-Lise Broyer. Bien connaître son travail artistique n'est pas si facile : cela suppose des capacités d'auto-analyse et de prise de recul sur sa pratique. Confronter ses images aux regards de professionnels peut aider, de même que s'obliger à mettre sa démarche par écrit pour l'explicitier et l'affiner. Il faut aussi identifier les personnes les plus sensibles à son univers photographique. « Il ne faut pas avoir peur de s'adresser à des professionnels », encourage l'autrice, qui cite parmi ses expériences formatrices une collaboration avec l'éditeur Patrick Le Bescont (Filigranes), ou ses échanges avec le

photographe Bernard Plossu. Le photojournaliste Pierre Morel a de son côté décliné les réseaux sur lesquels il s'est appuyé au cours de sa carrière : sa famille, sa formation initiale (EMI-CFD), puis les échanges avec les membres de son espace de coworking, le collectif Divergence Images, ou encore son engagement syndical. « Les photographes doivent accepter de jouer plus collectif, renchérit Chantal Nedjib. Cela ne signifie pas forcément travailler à plusieurs, mais plutôt partager ses questions, échanger ses compétences, en bref faire ensemble pour gagner du temps. »

Grande solitude

L'importance de l'aspect humain dans le contact avec les diffuseurs ressort de bien des témoignages, cette relation impliquant souvent un engagement sur la durée, pour autant qu'il y ait de fortes affinités de part et d'autre. Dans un processus de sélection, en complément de l'envoi d'un dossier, l'entretien avec le jury est « l'occasion de mesurer le savoir-être, la disponibilité et la capacité d'écoute de l'artiste », explique Lucie Moriceau-Chastagner, responsable des collections de photographie au musée de l'Armée et qui, à ce titre, a récemment lancé une résidence. La sélection finale de la Résidence 1+2 « Photographie et Sciences », à Toulouse, se déroule elle en public. « Se retrouver devant une trentaine de personnes qui participent au vote change beaucoup de choses, cela empêche tout copinage, souligne Philippe Guionie, son directeur. Quand j'étais photographe, je souffrais beaucoup de ne jamais avoir de retour et de ne pas comprendre ce que l'on attendait de moi. Désormais, comme directeur de résidence, je prends le temps de répondre aux sollicitations des candidats. À mes débuts, j'ai aussi connu une grande solitude, y compris lorsque j'étais en résidence. C'est pourquoi le principe de la Résidence 1+2 est de créer une sorte de petite famille. Durant un an, trois photographes sont réunis pour partager des choses. »

Bien des conseils cités dans le livre relèvent d'un mélange de savoir-faire (maîtriser son métier) et de savoir-être (cibler son interlocuteur, être à l'écoute). Côté diffuseurs, la multiplicité des pratiques et des façons de faire ne simplifie pas la tâche. Parmi les propositions à creuser figurent la simplification et l'homogénéisation des appels à candidatures, ou l'idée d'une plateforme nationale centralisant l'ensemble des appels à projets. Certains suggèrent même de dédommager les dossiers de candidature, sur le modèle de ce qui est prévu dans le cas de commandes de marché public. « C'est maintenant à l'ensemble de la profession de se saisir concrètement de ces propositions », insiste-t-on du côté des Filles de la photo. Avec l'espoir que le dialogue soit plus fluide et que chacun y trouve lunettes à sa vue. ✕



Pour y voir enfin clair ...



LIRE

Y voir clair dans le méli-mélo de la photo
Livre blanc des Filles de la photo.

Le livre est accessible gratuitement en format numérique sur le site des Filles de la photo et en version imprimée (18 €) sur le site Achevé d'Imprimer.

Société
d'Encouragement
pour l'industrie
nationale FONDÉE EN 1801

CONCOURS PHOTO ETUDIANT APPEL À CANDIDATURE

25 MARS
AU
25 MAI
2024

UN AUTRE REGARD SUR L'INDU- STRIE

5^{ème} ÉDITION

LA FORCE DE L'IMAGE
POUR RÉVÉLER LES CHAMPIONS
& L'EXCELLENCE INDUSTRIELLE



industriennale.fr
[@photo.industrie](https://twitter.com/photo.industrie)

©Richard Martin / L'Équipe

Société
d'Encouragement
pour l'industrie
nationale FONDÉE EN 1801

PICTO **fisheye**

GIM
LA FABRIQUE
DE L'AVENIR

**La FRENCH
FAB**

**CHAMBRE DE COMMERCE
ET D'INDUSTRIE**

GOBELINS
- PARIS -

Unpiut
les Présidents d'IUT

**IN
MA** INSTITUT
NATIONAL
MÉTIERS
D'ART

nag

« Le temps qui s'échappe et les choses qui s'effacent sont au cœur des images d'Annie Ernaux »

La photographie traverse une grande partie de l'œuvre d'Annie Ernaux, la première écrivaine française à avoir reçu le prix Nobel de littérature, en 2022. Une exposition et un livre, pensés par Lou Stoppard, chercheuse et curatrice, font résonner les textes du *Journal du dehors* avec 150 tirages signés par 29 photographes issus de collection de la MEP.

Propos recueillis par Éric Karsenty

Fisheye : Comment est né ce projet d'exposition ?

Lou Stoppard : Le projet a commencé en novembre 2021. Peu de temps après avoir lu *Journal du dehors* - un enregistrement de divers moments de la vie à Cergy-Pontoise et ses environs, entre 1985 et 1992 - j'ai envoyé un mail à Simon Baker, le directeur de la Maison européenne de la photographie (MEP), pour lui dire que j'étais surprise que personne, dans un musée ou une galerie photo, n'ait pensé à présenter les écrits d'Ernaux dans le cadre d'une exposition. Surtout en regard de son intention mentionnée en avant-propos : « *J'ai cherché à pratiquer une sorte d'écriture photographique du réel dans laquelle les existences croisées conserveraient leur opacité et leur énigme.* » J'ai eu la chance d'arriver au moment où Simon Baker mettait en place un programme de résidence pour les conservateurs désireux de s'impliquer dans les collections de la MEP. J'ai ainsi passé un mois à explorer les 24 000 œuvres et 36 000 livres photo du fonds de l'institution. Au cours de ce séjour, j'ai mis en regard les textes d'Annie Ernaux et certaines images, comme si je travaillais sur une exposition collective. J'étais curieuse de découvrir ce que ce processus révélerait de la manière dont nous abordons la littérature, par opposition à la photographie.

Peut-on voir un texte ? Peut-on lire une photographie ? Présumons-nous qu'un texte est plus narratif ou partial qu'une photographie ? Présumons-nous que les textes ne peuvent jamais capturer le même sens de la réalité que les photographies, qu'ils ne peuvent pas être une « preuve » ou une « évidence », pour utiliser les mots de l'écrivaine ? Que signifie voir à travers les yeux d'un photographe ? Peut-on dire qu'avec *Journal du dehors*, Annie Ernaux fait des images plus qu'elle n'écrit des textes ? C'est à partir de ces questions que le projet a débuté. Après un mois de recherche, j'ai présenté à l'équipe de



Marguerite Bornhauser, sans titre, 2015, de la série *Moisson rouge*

la MEP - et à Annie Ernaux - un ensemble de photos issues de la collection. L'idée de monter une exposition a été évoquée, et cela s'est décidé au cours de l'été. Peu de temps après, l'autrice a reçu le prix Nobel de littérature 2022, ce qui a été un moment merveilleux. **Annie Ernaux entretient une relation singulière à la photographie dans *Journal du dehors* : comment l'analysez-vous ? L'exposition est-elle une manière de faire écho à cette relation ?**

LS : C'est le cas. Annie Ernaux entretient une relation complexe et multiforme avec la photographie. Des références aux photos apparaissent dans toute son œuvre, qu'il s'agisse de portraits de famille, de photos d'école ou d'images de la culture populaire. Parfois, les clichés servent de tremplin à l'écriture, d'autres fois, il semble que l'autrice tente de créer de nouvelles images en écrivant à partir de photographies, comme dans *Journal du dehors*. On parle souvent d'elle comme d'une écrivaine tournée vers l'intérieur, vers elle-même ou vers le passé, plutôt que comme d'une observatrice de l'extérieur ou du présent. Mais en relisant ses livres lors de ma résidence, j'ai pressenti que l'écriture « photographique » était une préoccupation qui traversait l'ensemble de son œuvre. J'en ai eu la certitude en lisant son discours de réception du prix Nobel, prononcé à Stockholm le 7 décembre 2022. « *Trouver les mots qui contiennent à la fois la réalité et la sensation procurée par la réalité allait devenir, et rester à ce jour, ma préoccupation constante en matière d'écriture* », y déclare-t-elle. Elle tente aussi de déchiffrer « *le monde réel en le dépouillant des visions et des valeurs que le langage, tout le langage, porte en lui* ».

Cette exposition et le livre qui l'accompagne sont une tentative d'analyser Annie Ernaux au-delà du contexte de la littérature, une arène qu'elle semble vouloir rejeter en premier lieu. Dans *Une femme*, livre consacré à la vie de sa mère publié en 1988, elle explique que son projet est d'inscrire son écriture « *au-dessous de la littérature* », la plaçant dans le monde de la photographie, où les questions d'immédiateté, de réalité, de « physicalité » et de preuve sont déjà au centre des préoccupations. L'exposition traite les textes d'Annie Ernaux comme des images, et l'écrivaine comme une créatrice d'images.

Expo Extérieurs, Annie Ernaux et la photographie

Maison européenne
de la photographie

Paris (4^e)



26.05



Daido Moriyama, sans titre, 1969.



Dolorès Marat, *La femme aux gants*, Paris, 1987.

Comment Annie Ernaux a-t-elle accueilli ce projet d'exposition?

LS : J'ai été ravie de bénéficier de son soutien. Parler avec elle de son concept et de mes recherches a contribué à façonner cette exposition. Certains de ses commentaires ont fortement influencé ma façon de concevoir la photographie. Son intérêt constant pour le réel a été un facteur déterminant pour la sélection des images. De même que son attention portée aux choses souvent négligées : « *Beaucoup de gens ne voient pas ce que je vois. Je veux dire par là qu'ils ne prêtent pas attention au monde extérieur. C'est aussi parce que certains ne prennent jamais le RER, par exemple... Ils ne voient pas parce qu'ils ne sont pas là* », explique-t-elle.

Comment avez-vous procédé pour mettre en relation des textes d'Annie Ernaux tirés de son *Journal du dehors* avec des photos de la collection de la MEP?

LS : L'introduction du *Journal du dehors*, dans laquelle Annie Ernaux parle de l'écriture comme d'une image, contient une référence au photographe américain Paul Strand et à ses images du village italien de Luzzara : « *Des images puissantes, d'une intensité presque douloureuse - les personnages austères sont là, simplement là - j'ai cru que c'était la vision idéale de l'écriture : inaccessible.* » Tout au long de ma résidence, en parcourant la collection

de la MEP, je suis revenue sur cette notion d'inaccessibilité. J'y ai vu un lien avec la froideur que l'écrivaine privilégie dans son écriture : l'absence de sentimentalité, de justifications ou de fioritures. Cela semblait indiquer l'attitude pleine d'espoir d'Annie Ernaux à l'égard de la photographie : l'idée que le médium pouvait atteindre une certaine intégrité ou pureté.

J'ai cherché des projets partageant cette éthique, des travaux qui suggéraient une suspension du jugement moral, une acceptation simultanée de la façon dont les choses sont et une curiosité à leur égard. Un désir de dire : voilà ce qu'il en était. Voilà ce que c'est. Je n'ai pas cherché des images qui illustrent les textes d'Annie Ernaux - bien qu'il y ait parfois des coïncidences visuelles : trains, supermarchés... Je me suis plutôt concentrée sur un intérêt commun pour le quotidien : la maison, le commerce, le langage de la publicité, les rituels de la vie. À ce que Simon Baker appelle un « *engagement résolu envers le quotidien, à photographier le monde tel qu'il est* », explique-t-il dans le livre qu'il consacre à Daido Moriyama (2012), dont certaines images figurent dans l'exposition. Je cherchais des artistes donnant du poids à des choses ignorées ou oubliées, des auteurs-ice-s qui créent des choses durables qui existent de manière éphémère. ∞∞∞

Hiro, *Hinjuku Station*, Tokyo, 1962.



Pour moi, c'est ce qui est au cœur de la création d'images d'Annie Ernaux : la nécessité de remarquer « *le temps qui s'échappe* » et les choses qui s'effacent, et de « *déchirer l'effacement* ». Non pas par nostalgie préventive, plutôt par vigilance à l'égard de la vie, de la préciosité et de la précarité de l'instant.

De quelle manière avez-vous sélectionné les 150 tirages des 29 photographes exposé.e.s ?

LS : L'exposition présente une grande variété de travaux. Les images datent des années 1940 à 2021 et ont été prises en France, en Amérique, au Japon, au Royaume-Uni et en Italie, entre autres. J'ai parfois sélectionné une seule œuvre, d'autres fois une série, ou encore plusieurs exemples d'un.e même photographe, tout au long de sa vie.

Êtes-vous partie du texte pour aller vers les images ? Ou est-ce le contraire ?

LS : C'était un processus fluide. Je faisais constamment le va-et-vient entre les deux, trouvant des points de connexion, des points de différence. Mais en réalité, je pense que pour prendre vie, le projet doit être installé et visité. Il s'agit vraiment d'un projet sur la réaction, les idées préconçues et les habitudes de pensée – pour devenir des images, les textes d'Annie doivent être rencontrés et vus comme tels.

La dimension sociale – avec ses inégalités, ses stéréotypes et les questions de classe – est au cœur d'une grande partie de l'œuvre d'Annie Ernaux. Avez-vous structuré l'exposition en fonction de ces éléments ?

LS : L'exposition prend bien sûr en compte la dimension sociale du *Journal du dehors*, avec des sections qui examinent les côtés sombres de l'environnement urbain – solitude, préjugés, violence –, ainsi qu'une section finale sur la classe et le statut, qui examine la manière dont l'environnement urbain facilite la performance de l'identité, permettant à certains d'exercer un pouvoir, et marginalisant d'autres personnes. Tout en posant des questions sur les limites entre la photographie et l'écriture, l'exposition s'attache également à reproduire l'expérience du déplacement dans l'espace urbain : l'anonymat des gens dans les trains, le sentiment de possibilité dans les gares, l'assaut visuel des magasins, des bannières et des marchandises, l'attrait sensuel écrasant de tout cela – en particulier la foule, remplie de la vulgarité et de la beauté des autres, et pleine de sensations qui s'évanouissent presque instantanément, au fur et à mesure que l'on avance.

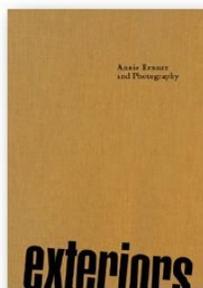
Annie Ernaux vous a-t-elle donné des directions, des indications, ou des commentaires sur cette mise en dialogue textes-images ?

LS : Elle a vu la sélection finale des textes et des images, et il était fascinant de découvrir quelles images l'avaient particulièrement touchée et pourquoi. J'ai adoré la façon dont elle a parlé d'une photo en particulier : Janine Niepce, *HLM à Vitry. Une mère et son enfant*, 1965 (voir ci-contre). Elle s'est sentie concernée par l'image, à partir de sa propre expérience de la maternité. Elle a observé que l'enfant regarde sa mère, mais que la mère regarde le monde. Pour moi, son commentaire illustre parfaitement ce que j'essaie de faire avec cette exposition : établir des parallèles entre différentes manières d'observer et de rencontrer la réalité.

Vous êtes vous-même écrivaine et commissaire d'exposition. Comment articulez-vous la relation texte-image au sein de votre travail personnel ?

LS : Je suis quelqu'un qui travaille constamment entre le texte et l'image. Je ne passe pas beaucoup de temps à faire des photos moi-même, mais – et c'est peut-être la raison pour laquelle je me suis sentie si proche du travail d'Annie – les images et la culture visuelle me servent souvent d'inspiration pour mes projets. Par exemple, récemment, j'ai travaillé sur une série de fictions inspirées par des œuvres d'art de Philip Guston. J'ai écrit une nouvelle influencée par l'intérêt de Guston pour Kafka. Le livre a été commandé par Printed Matter et la Fondation Guston, et il mélange les disciplines, tout comme l'exposition *Extérieurs, Annie Ernaux et la photographie*. C'est exactement le genre de projets sur lesquels j'aime travailler – des projets qui passent d'une forme à l'autre et qui établissent des liens entre différents médiums. ✕

« L'exposition s'attache à reproduire l'expérience du déplacement dans l'espace urbain : l'anonymat des gens dans les trains, le sentiment de possibilité dans les gares, l'assaut visuel des magasins... »



LIRE

Extérieurs, Annie Ernaux et la photographie

Catalogue de l'exposition
édité par les éditions Mack
en partenariat avec la MEP,
35 €, 144 pages (en français
et en anglais).

Janine Niepce, *HLM à Vitry*
Une mère et son enfant, 1965.



L'œuvre d'Annie Ernaux est traversée par la photographie et un certain rapport au réel. Loin de constituer de simples descriptions d'images, ses textes entretiennent un rapport singulier au 8^e art. Les références jalonnent ses textes. Nous en avons relevé quelques-unes pour tenter d'éclairer ces *affinités électives*.

Texte : Éric Karsenty



Les photographies sont très présentes dans l'œuvre d'Annie Ernaux. Des images issues de ses archives, des photos intimes qu'elle nous montre ou qu'elle interroge, qu'elle révèle et qu'elle fixe dans une écriture qualifiée de « plate ». Une écriture tranchante « comme un couteau », pour reprendre l'une des expressions du prix Nobel de littérature 2022. Les photos du *Photojournal* ouvrent *Écrire la vie*, un ouvrage qui rassemble une grande partie de son œuvre. « J'ai sélectionné des extraits du journal en fonction des photos choisies, des êtres ou des lieux qu'elles représentent, surtout des années où elles ont été prises. Ils n'en sont jamais le commentaire. Écrits parfois à la même époque que celle de la photo, le plus souvent après, ils révèlent les fluctuations de la mémoire au fil du temps et jettent des lueurs mouvantes sur les choses de ma vie. Ce photojournal ne constitue pas une "illustration" de mes livres. Y figurent seulement quelques-unes des photos de j'ai décrites dans *La Place*, *La Honte*, *Une femme*, *Les Années*. Il n'est pas non plus l'explication d'une écriture mais il en montre l'émergence. Il éclaire les raisons d'écrire ce que j'ai écrit jusqu'à présent. Il faut, je crois, le considérer comme un autre texte, troué, sans clôture, porteur d'une autre vérité que ceux qui suivent. »

Photos écrites

On croise également des clichés dans *L'Usage de la photo*, un recueil dans lequel quatorze photos témoignant de la relation amoureuse entre Annie Ernaux et Marc Marie sont décryptées alternativement par l'écrivaine et son compagnon. Tout au long de ce texte – sans doute l'un de ceux qui se focalisent le plus sur la photographie –, l'auteur nous livre une partie de ses réflexions autour d'images, là encore intimes, mais d'une autre manière. « Photo, écriture, à chaque fois il s'est agi pour nous de conférer davantage de réalité à des moments de jouissance irréprésentables et fugitifs. De saisir l'irréalité du sexe dans la réalité des traces. Le plus haut degré de réalité, pourtant, ne sera atteint que si ces photos écrites se changent en d'autres scènes dans la mémoire ou l'imagination des lecteurs. » (...) « C'est mon imaginaire qui déchiffre la photo, non ma mémoire. J'ai absolument besoin de l'écartier, de ne plus l'avoir dans mon champ visuel, pour qu'au bout d'un moment m'arrivent des images du printemps 2003, dans une sorte de remémoration différée. Pour que la pensée même ooo

se mette en mouvement.» (...) «Depuis que nous écrivons sur ces photos, nous sommes dans une sorte d'avidité photographique. Constamment, nous avons envie de "nous prendre" l'un l'autre, à table, en dînant, le matin au réveil. C'est comme une perte qui s'accélère. La multiplication des photos, destinée à la conjurer, donne au contraire le sentiment de la creuser.» (...)

Les photographies «sont de puissants moteurs d'écriture» pour Annie Ernaux, analysait déjà Pierre-Louis Fort, universitaire spécialiste de l'autrice qui aspire à construire à travers son œuvre «quelque chose entre la littérature, la sociologie et l'histoire...». «Et la photographie», serait-on tenté d'ajouter, tant les allusions sont nombreuses dans ses textes. Comme dans l'avant-propos du *Journal du dehors*, dans lequel elle précise : «J'ai cherché à pratiquer une sorte d'écriture photographique du réel, dans laquelle les existences croisées conserveraient leur opacité et leur énigme.» C'est cette même démarche que l'on retrouve dans *La Vie extérieure* et *Regarde les lumières mon amour*, deux autres ouvrages dans lesquels les images qu'elle dépose dans ses phrases décrivent le monde extérieur à la manière d'un croquis saisi dans l'instant – décisif ou pas –, avec le caractère fragmentaire propre au 8^e art. «Ici [dans *Journal du dehors* et *La Vie extérieure*], la structure inachevée, le fragment, la chronologie comme cadre, qui caractérisent la forme du journal, sont au service d'un choix et d'une intention, celui de faire des sortes de photographies de la réalité quotidienne, urbaine, collective.»

«Notre mémoire est matérielle. Rassembler les signes du réel extérieur pour dire le réel intérieur», poursuit l'écrivaine qui compose, livre après livre, sous différentes formes, une mémoire qui associe l'intime et le collectif. À la manière des *Je me souviens* de Georges Perec, où l'auteur alterne souvenirs personnels et moments d'une époque. Une approche qui a profondément marqué Annie Ernaux et que l'on retrouve, d'une certaine manière, dans son «roman total», *Les Années*, une «autobiographie impersonnelle» qui conjugue le je et le nous. Une construction entre l'intime et le monde extérieur qui fait écho aux photographes expliquant qu'ils-elles ont pris telle photo à cause d'une correspondance entre ce qu'ils-elles voyaient et ce qu'ils-elles resentaient. Ou pour le dire autrement, parce que «ça les regarde».

Sauver quelque chose

Dans *L'Écriture comme un couteau : entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Annie Ernaux analyse son travail d'écriture et sa manière de se positionner par rapport aux images. «Tout l'enjeu consiste à trouver les mots et les phrases les plus justes, qui feront exister les choses, "voir", en oubliant les mots, à être dans ce que je sens être une écriture du réel.» (...) «Je ne peux pas écrire sans "voir", ni "entendre", mais pour moi c'est "revoir" et "réentendre". Il n'est pas question de reprendre telles quelles les images, les paroles, de les décrire ou de les citer. Je dois les "halluciner", les rabâcher et ensuite je tâche de "produire" – non de dire – la sensation dont la scène, le détail, la phrase sont porteurs pour moi, par le récit ou la description de la scène, le détail. Il me faut la sensation (ou le souvenir de la sensation), il me faut ce moment où la sensation arrive, dépourvue de tout, nue. Seulement après trouver les mots. Cela veut dire que la sensation est critère d'écriture, critère de vérité. (...) Peut-être le mieux serait-il de parler en termes d'"arrêt sur image", de message de répondeur qu'on se repasse sans cesse, sauf que tout a lieu dans l'imaginaire, tout est invisible et muet, jusqu'à ce que des mots arrivent sur la feuille. J'insiste sur le fait qu'il y a toujours un détail qui "crispe" le souvenir, qui provoque

cet arrêt sur image, la sensation et tout ce qu'elle déclenche.» «Les photos (...) me fascinent, elles sont tellement le temps à l'état pur. Je pourrais rester des heures devant une photo, comme devant une énigme. Celles que je décris sont naturellement en ma possession, et je les place devant moi dans un premier temps.»

Dans son journal de travail, *L'Atelier noir*, Annie Ernaux revient à de nombreuses reprises sur ses relations à la photographie et ses tentatives de se tenir au plus près – au plus juste – du réel et de ses sensations. Avec une volonté de saisir quelque chose d'impalpable. «Je note aussi que ce sont les images qui donnent le mieux la permanence d'une vie – d'un moi – images ponctuelles ou récurrentes.» (...) «J'ai pensé sérieusement à une autobiographie faite uniquement de chansons et de photos, peut-être aussi des expressions. C'est trop systématique mais surtout, ça ne change pas fondamentalement de ce que je fais déjà, j'utilise les deux.» C'est peut-être l'incipit de son «roman total», *Les Années*, qui donne la clé d'une œuvre qui, livre après livre, tente de «sauver quelque chose du temps où l'on ne sera plus jamais». Essayer de déposer ses images dans le corps de ses textes, parce que «toutes les images disparaîtront.» ✕

Annie Ernaux

écrivaine

«Les photos (...) me fascinent, elles sont tellement le temps à l'état pur. Je pourrais rester des heures devant une photo, comme devant une énigme.»

PICTO
FOUNDATION

APPEL À CANDIDATURES
JUSQU'AU 17 MARS 2024



PRIX PICTO DE LA MODE

RÈGLEMENT SUR

<https://www.pictofoundation.fr/candidature2024/>

PALAIS
GALLIERA



le19M

JANVIER

lga

DAGUERRE
PARIS PRODUCTION

MAGAZINE

la saif

Société des Auteurs
des arts visuels
et de l'Image Fixe



la culture avec
la copie privée

fisheye



LOUIS ROEDERER
CHAMPAGNE

ILFORD



L'expérience « *En amour a pour but de flirter avec l'intime* »

Adrien M & Claire B, on le sait, aiment les rituels. C'est même le nom de l'une de leurs séries, au sein de laquelle est née leur dernière expérience immersive et interactive : *En amour*. Soit une œuvre orchestrant avec tendresse la rencontre du spectacle vivant, de la musique et de l'installation d'art visuel.

Propos recueillis par Maxime Delcourt



Fisheye : Comment est né *En amour* ?

Claire Bardainne : Au fur et à mesure des années, Adrien et moi avons réalisé que nos projets respectaient toujours une même temporalité, s'étirant sur deux ans de leurs prémices à leur création. C'est également le cas d'*En amour*. Bien sûr, ces vingt-quatre mois ne sont pas entièrement dédiés à un même projet, mais cela nous permet de laisser mûrir le propos, ainsi qu'un certain nombre de problématiques techniques. Étant donné que l'on fonctionne comme une compagnie, avec 15 personnes investies sur chaque projet, ça nous laisse également le temps de trouver des financements, de rassembler les équipes.

Ce spectacle est né d'une commande de la Philharmonie de Paris, qui vous a laissé carte blanche au moment d'investir la Cité de la musique. Un thème vous a-t-il été imposé ?

CB : Non, leurs équipes nous ont fait entièrement confiance. On a cherché ensemble un point de rencontre avec l'univers musical, tout en comprenant assez rapidement que la question de l'amour, au sens très large, était quelque chose que l'on avait envie d'aborder autour d'une expérience immersive. Face à l'époque actuelle, extrêmement violente, on a tout de suite considéré *En amour* comme un antidote. *Faire corps*, présenté à la Gaîté Lyrique en

2020, avait déjà cette vertu-là, et ce nouveau projet s'inscrit dans une même dynamique : créer des expériences autour de thématiques fortes, humaines, associées à une pratique numérique.

Contrairement à vos précédents projets, *En amour* s'appuie sur la musique pop. Pourquoi ce choix ?

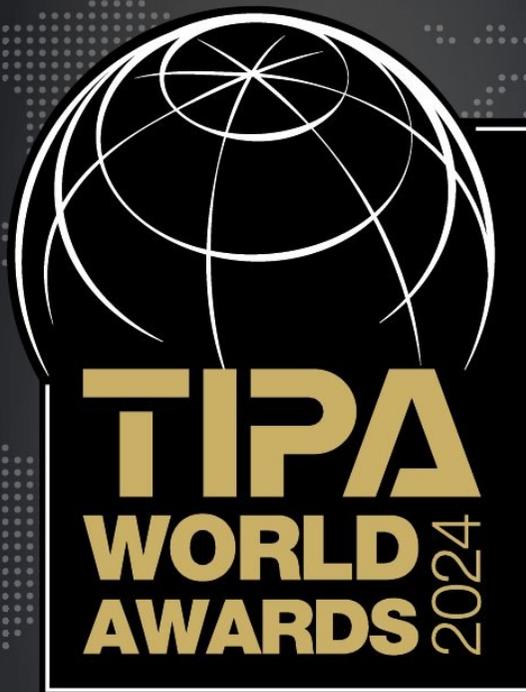
CB : On avait envie de tendre vers une dimension plus populaire et inclusive, de toucher directement aux émotions. La pop est parfaite pour ça, dans le sens où elle parle aux sentiments, pas à la tête, ce qui fait écho à notre volonté de créer une expérience sensorielle et sensible. *En amour* a réellement pour but de flirter avec l'intime, de créer un espace de sincérité et de profondeur, d'orchestrer une mise à nu. Pour cela, on avait évidemment besoin que la musique de Laurent Bardainne soutienne notre ambition, que ce ne soit ni cérébral ni savant. D'où la présence de November Ultra au chant.

***En amour* est votre création la plus autobiographique. Est-ce l'expérience et l'accumulation de projets qui vous encouragent à vous livrer davantage ?**

CB : Une telle proposition n'aurait effectivement pas été possible il y a cinq ou dix ans. Adrien et moi avons 45 ans aujourd'hui. De fait, nous avons pris conscience de la préciosité de la vie. ooo

WE MAKE A DIFFERENCE

PRODUCTS AND SERVICES THAT DISPLAY THE TIPA
LOGO IS YOUR ASSURANCE OF THEIR OUTSTANDING
QUALITY, DESIGN AND PERFORMANCE



Every year since 1991, TIPA awards have been given to the best photo, video and imaging products and accessories, including smartphones and equipment for printmaking, image editing and display. The TIPA logo is awarded by a large group of respected editors of technical magazines and websites from around the world, including the Camera Journal Press Club of Japan.



Visit our website to learn more about our
organization and TIPA World Awards
www.tipa.com

Nous ressentons l'envie d'aller droit au but, de sentir à quel point notre travail peut être essentiel. Surtout depuis le Covid, une période au cours de laquelle on nous faisait comprendre que ce n'était pas forcément le cas... Avec Adrien, on sentait que notre place avait du sens, mais qu'il fallait pousser notre curseur plus loin afin de créer de nouveaux récits pouvant aider à créer ensemble un monde possible et désirable. La guerre est à nos portes et la nature riposte, mais nous sommes persuadés qu'il est essentiel de muscler notre capacité d'empathie, de dégivrer nos cœurs et de créer des situations collectives qui s'articulent autour d'une puissante douceur. *En amour*, ce n'est pas que du divertissement, c'est une volonté de créer un espace où l'on peut être ensemble.

***En amour* est donc votre réponse à un monde à bout de souffle ?**

CB : Tout à fait ! C'est d'ailleurs pour cela que j'utilisais le mot « antidote ». Il est certes nécessaire de se réveiller, de dénoncer, de montrer la réalité dans ce qu'elle a de pire, mais il y a aussi la nécessité de montrer les choses dont il faut prendre soin. Avec Adrien, c'est l'option que nous avons choisie. On est dans le *care*, dans une énergie qui soulage. Tout l'enjeu d'*En amour* a donc été d'éviter ces préjugés qui associent trop facilement l'amour et la douceur à quelque chose de mièvre et d'inoffensif. En vérité, ça ne l'est pas. C'est même plutôt politique.

Tu disais vouloir mettre en place de nouveaux récits. En quoi les technologies immersives permettent-elles un tel déploiement ?

CB : Il faut savoir que cette notion de « nouvelle écriture » n'est pas uniquement redevable aux technologies immersives. Pour *En amour*, il s'agissait avant tout d'écrire une histoire où les protagonistes sont à la fois la musique, le texte et l'image, où l'on a la sensation d'être environné de musiques et de grandes images vidéo, verticales ou horizontales, qui réagissent au passage des spectateurs, à leur présence. Ici, l'immersion est née de ce mélange, de cette histoire qui se raconte de plusieurs manières.

Avez-vous en tête une œuvre qui aurait pu vous donner envie d'explorer de telles propositions esthétiques ?

CB : Avec Adrien, nous sommes très touchés par les œuvres d'Ann Veronica Janssens, qui opère un formidable travail sur la lumière. On plonge dans un espace avec des variations qui créent autant d'émerveillement que de contemplation. C'est quelque chose que l'on tend à développer au sein de notre travail, sans forcément s'abandonner au médium numérique.

Au fond, *En amour* reprend certaines thématiques de votre précédent projet, *Dernière minute*. Avez-vous l'impression de creuser toujours le même sujet ?

CB : Pour *Dernière minute*, je venais de perdre mon père et de donner naissance à mon fils. Il y avait donc l'envie de créer ce rituel de soi, de développer un univers personnel au sujet de la mort et des renaissances. On sentait que le public en demandait plus, qu'il souhaitait associer les images à une histoire. D'où

En amour, dont la thématique se prête à cette mise à nu, plus que nécessaire si l'on souhaite encourager le public à faire de même. Il y a une évidente continuité, dans le sens où l'on se réapproprie systématiquement des éléments de nos précédents projets, des choses que l'on aimerait amener plus loin. C'est aussi, pour nous, une façon de créer de grandes histoires qui s'étirent d'expérience en expérience. Ce qui n'empêche pas de créer des ruptures à l'aide de nouvelles technologies. À l'image de l'IA, dont on se sert comme d'un outil nous permettant de créer des lignes de code, pour entraîner le moteur à reconnaître le corps humain par rapport au sol. C'est aussi une manière de rappeler que nous sommes avant tout dans un artisanat qui combine plusieurs médiums, plusieurs expériences. ✕



VOIR

En amour

Jusqu'au 25 août

Philharmonie de Paris (Paris 19^e)

www.philharmoniedeparis.fr

ART. PARIS

Fragiles utopies
Un regard sur la scène française

Art & Craft

04—07
avril 2024

Grand Palais
Éphémère
Champ-de-Mars

Découvrez la liste des 136 galeries
d'Art Paris 2024



PARTENAIRE PREMIUM OFFICIEL



BNP PARIBAS
BANQUE PRIVÉE

artparis.com

Mohamed Bourouissa, hors frontières

Depuis plus de quinze ans, l'artiste et photographe franco-algérien Mohamed Bourouissa interroge, par une multitude d'expressions artistiques, notre société, ses mécanismes et ses inégalités. Le Palais de Tokyo lui consacre une exposition rétrospective, une première en France dans une institution nationale.

Texte : Michaël Naulin – Photo : Adeline Rapon

Sweat-shirt noir à capuche tâché de peinture et cigarette à la bouche, Mohamed Bourouissa nous accueille dans son atelier de Gennevilliers sous le bruit de la ponceuse. Sa petite équipe finalise l'exposition *Signal*, au Palais de Tokyo, rassemblant quinze ans de travaux. Pas vraiment une rétrospective, plutôt une démonstration de la « méthode Bourouissa », où l'œuvre n'est jamais totalement finie mais se transforme avec le temps et les projets.

Dans son bureau, son « bordel », une toile jonche le sol, la peinture a un peu éclaboussé les murs, les plans de la prochaine exposition sont étalés sur les parois du contreplaqué. « *C'est à l'image de mon cerveau, chaotique* », plaisante-t-il. Dans un coin de ce bazar organisé, une exception : la bibliothèque et ses livres bien rangés. On y retrouve les influences de Mohamed Bourouissa, ses inspirations, ses « obsessions ». Des entretiens avec Henri Cartier-Bresson côtoient *La Prochaine fois, le feu* de l'artiste franco-sénégalais Alexandre Diop. Un peu plus bas, le recueil *Artistes africains : de 1882 à aujourd'hui* précède *L'Art urbain* édité par le Palais de Tokyo ou encore *New Waves* de Marta Gnyp, regroupant des entretiens avec les grands noms de l'art contemporain, dont lui-même.

Le plasticien franco-algérien refuse les frontières, ne veut pas être classé, catalogué, étiqueté. Éduqué par le dessin, la culture rap et le graffiti, il est peintre, photographe, vidéaste, sculpteur, metteur en scène, musicien... Pas avare de *punchlines*, l'esprit vif, il se défend de vouloir « cocher toutes les cases » de la création artistique. Lui cherche avant tout l'expérience et le partage. Sa carrière artistique ? « *Elle a commencé quand j'avais 6 ans* ». Né à Blida, en Algérie, en 1978, puis arrivé en France enfant, Mohamed Bourouissa se rêve déjà peintre. Nourri aux mangas et aux *comics*, il découvre dans

le dessin un moyen d'expression et d'échange, d'abord avec ses amis de Courbevoie, dans les Hauts-de-Seine. Ce sera ensuite sur les murs, à coups de graff, sous le pseudo de Meko, avec son crew EP4. Quand il en parle, c'est avec un grand sourire et les yeux qui brillent. « *Le crew existe encore, c'est incroyable ! J'ai retrouvé un graff d'EP4 près de chez moi, ça m'a fait rire* », s'amuse-t-il.

Images en tension

Entre les bancs de Paris-I Panthéon-Sorbonne et des Arts déco, il croise rapidement la route de la photographie. Resurgissent les souvenirs d'enfance d'une tante « *qui adorait prendre tout le temps des photos* » et des heures passées le nez fourré dans « *des sacs entiers de photographies de famille* ». « *En venant du dessin et de la peinture, la photographie amenait une dimension instantanée* », décrit-il. Mais le vrai déclic vient d'une amie, Anoushka Shoot. Elle lui fait découvrir le travail du photographe américain Jamel Shabazz. Témoin d'une époque, d'un style du New York des années 1980, celui de Harlem et du Bronx, d'une identité des marges, d'une culture de la rue. Il devient le modèle, « *la madeleine de Proust* », de Bourouissa. « *Shabazz montre les gens comme ils sont, dans leurs attitudes, dans leurs styles, dans leur identité, dans leur culture*. » Même émotion devant les photos d'un August Sander ou d'une Diane Arbus. « *Je retrouve chez eux cette rigueur dans la façon de faire poser les gens, de les mettre en scène dans une forme de dignité*. »

Son premier projet photographique, *Nous sommes Halles* (2003-2005), dresse justement le portrait d'une génération, d'une jeunesse de banlieue parisienne qui traîne à Châtelet, celle des bananes Lacoste, des Air Max, pull Com8, tee-shirt Airness et baladeur MP3 autour du cou. « *Je sentais qu'en 2002, déjà à Paris, ce style était en train de disparaître, et je voulais absolument garder une trace de cette époque*. » Voilà cette jeunesse représentée, sans jugement, comme elle est, la tête droite et fière. Mohamed Bourouissa est un porte-voix de ceux qu'on n'entend pas, des vies périphériques, de la banlieue qu'on ne veut pas voir, qu'on enferme dans des cases et des clichés. Avec *Périphérique* (2005-2008), présenté notamment aux Rencontres d'Arles en 2019 aux côtés de ses autres réalisations, il dépeint sa vie de banlieue en pleine tourmente des émeutes de 2005. Dans des scènes empruntées aux maîtres de la peinture, de Géricault à Delacroix en passant par Piero della Francesca, Bourouissa invente les tableaux de sa réalité sociale. Chaque composition porte en elle des lignes de tension dans l'image, entre le modèle et le photographe, entre le sujet et le spectateur. En ressort le portrait intime, frontal et digne d'une génération, « *mes potes* », représentée au-delà des clichés.

Sans filtre

« *Je me rends compte que ce qui m'intéresse dans les chemins artistiques que j'arpente, c'est avant tout l'expérience vécue et partagée* », confie Mohamed Bourouissa, fumant à la fenêtre de l'atelier. Dans *Temps mort* (2008-2009), il donne la parole à un ami détenu via des images prises avec un téléphone portable depuis la prison





et des échanges de SMS. Le quotidien du milieu carcéral, sans filtre, qui ne plaira pas à tout le monde. C'est cette volonté de comprendre les mécanismes du monde par l'échange qui le pousse à côtoyer durant un an les cavaliers noirs d'un quartier pauvre de Philadelphie, des *riders* plus que des cow-boys, loin de l'imagerie hollywoodienne de la conquête de l'Ouest. Toujours garder une trace, mettre en lumière les oubliés de l'Histoire.

L'image est aussi détournée pour mieux être interrogée. En témoigne la série *Shoplifters*, réalisée en 2014, qui réutilise les polaroïds de voleurs à l'étalage pris par un directeur de supermarché de Brooklyn. Ce mur des accusés affiché derrière le comptoir du magasin devient une troublante galerie de la précarité, où le larcin est une boîte de conserve, un paquet de lessive, des œufs, du jus d'orange... L'image change de message et dénonce non plus les voleurs eux-mêmes, mais la misère et les inégalités sociales.

Longtemps, le travail de l'artiste a eu un certain écho à l'étranger, avant d'en trouver un en France. Sujets trop politiques? Trop sensibles? «*Je n'ai pas cette volonté de faire de l'art politique, j'ai envie de montrer ce qui m'entoure. Mon travail est assez dur, les thématiques sont difficiles, elles parlent des arrestations policières, de la colonisation...*», répond l'artiste qui avoue avoir nourri, un temps, une rancœur envers ce manque de reconnaissance en France. On lui a peut-être reproché ses «*obsessions*», son questionnement sur le colonialisme, sa dénonciation des rapports entre les institutions et les individus, celle des inégalités, des discriminations. Une de ses dernières photographies, il y revient toujours, *Le Dinosaur* (2022), montre une famille musulmane dans un parc, dans un cadre paisible, quotidien, banal. «*Je me demande quel regard nous portons aujourd'hui sur les musulmans*», questionne celui qui, en 2021, a monté un projet collectif de musée virtuel, *Sahab, le musée des nuages* - présenté fin 2023 à l'Institut du monde arabe -, pour donner de la visibilité aux artistes palestiniens, notamment de Gaza, et «*protéger ce patrimoine qui est en train de disparaître*».

Artiste sans frontières, brise-murailles, Mohamed Bourouissa continue de voir son art comme une interrogation du monde qui nous entoure. Son œuvre n'est pas solitaire, elle se fait avec l'autre. L'artiste a imaginé son exposition au Palais de Tokyo comme un grand jardin. Celui d'Éden, de Babylone, celui d'un paradis perdu, d'une oasis, d'un territoire contrôlé... Il invite ses amis artistes à exposer dans ce jardin personnel, comme on intègre de nouveaux membres dans son *crew*, le *crew Bourouissa*. ✕

VOIR

Mohamed Bourouissa

Signal

Jusqu'au 30.06

♥ Palais de Tokyo (Paris 16°)

www.palaisdetokyo.com

Les détournements colorés de Clairéjo



À nos amours 1.

Depuis près de deux ans, Claire Brault et Jeohan Bonillo conjuguent photographie et broderie en redonnant une âme à des clichés oubliés. Sans aucune censure, Clairéjo – leur galerie en ligne – invente un humour tendre et décalé explorant de nouveaux territoires.

Texte : Milena III

En mode ou dans les arts, la broderie est en pleine forme ! En témoignent les œuvres de Claire Brault et Jeohan Bonillo, dont l'aventure artistique se nomme Clairéjo. Il suffit d'un tirage original, de pelotes de laine ou de coton et de leurs quatre mains, et le tour est joué pour ce couple de quadragénaires qui laisse son amour de la photographie le guider. L'un et l'autre collectionnent les photos anonymes chinées dans des brocantes, des greniers ou des boutiques Emmaüs, de la naissance du 8^e art aux années 1980. Ces deux passionnés imaginent les mille et une histoires que recèlent ces images dépositaires d'un passé, sans être limitées à celui-ci.

Claire Brault est iconographe depuis près de vingt ans, tandis que Jeohan, dit « Jo », issu d'une famille d'artistes plasticiens, a consacré l'essentiel de sa carrière au journalisme. Si Clairéjo existe depuis deux ans, Claire et Jo collectionnaient déjà des images anonymes avant de tisser leurs prénoms ensemble. « Clairéjo est né le jour où nous avons recousu un portrait plus que centenaire de deux sœurs, nous apprend Jo. L'image était déchirée, cet accident nous a émus. L'idée était que la réparation sublime l'ensemble. » Ils se mettent à l'ouvrage et domestiquent la patience et le calme requis par la broderie. Leur activité s'est depuis déclinée sur des objets de déco, ainsi qu'une ligne textile, des sacs et pochettes. Un travail vendu aux quatre coins du monde, de la Nouvelle-Zélande au Kenya en passant par l'Estonie, le Brésil et le Qatar.

Le beau à l'imparfait

« Tout peut être propice à la broderie, qu'il s'agisse de militaires en exercice ou de femmes au foyer ! », déclarent-ils. Quel que soit le support, l'univers prolifique et sensible de Clairéjo se compose autant de scènes de la vie quotidienne que de portraits, de mises en scène et de paysages. Claire et Jo conjuguent « le beau à l'imparfait », comme l'indique leur mantra sur leur site. En collant des fleurs séchées ou en brodant des formes imaginaires avec des fils de couleur, ils se laissent porter par leur inspiration. « Concrètement, nous travaillons à quatre mains et quatre yeux. Assis face à face dans notre atelier, nous sortons un petit tas de photos et construisons ensemble la nouvelle histoire à raconter », détaillent-ils. Le fil apporte des couleurs vives au noir et blanc, dessine des mises en scène délicieuses



Les Matins calmes.

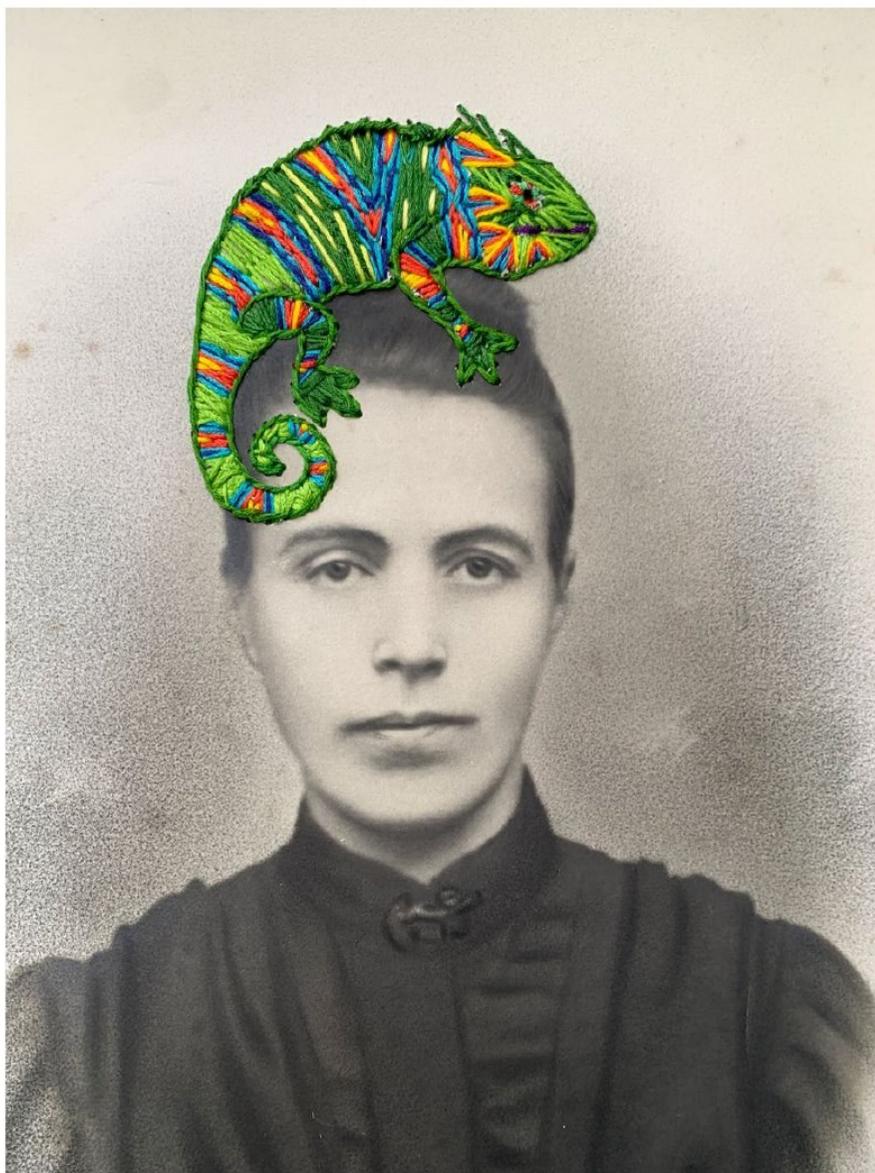
www.clairejo.com

Caméléonie

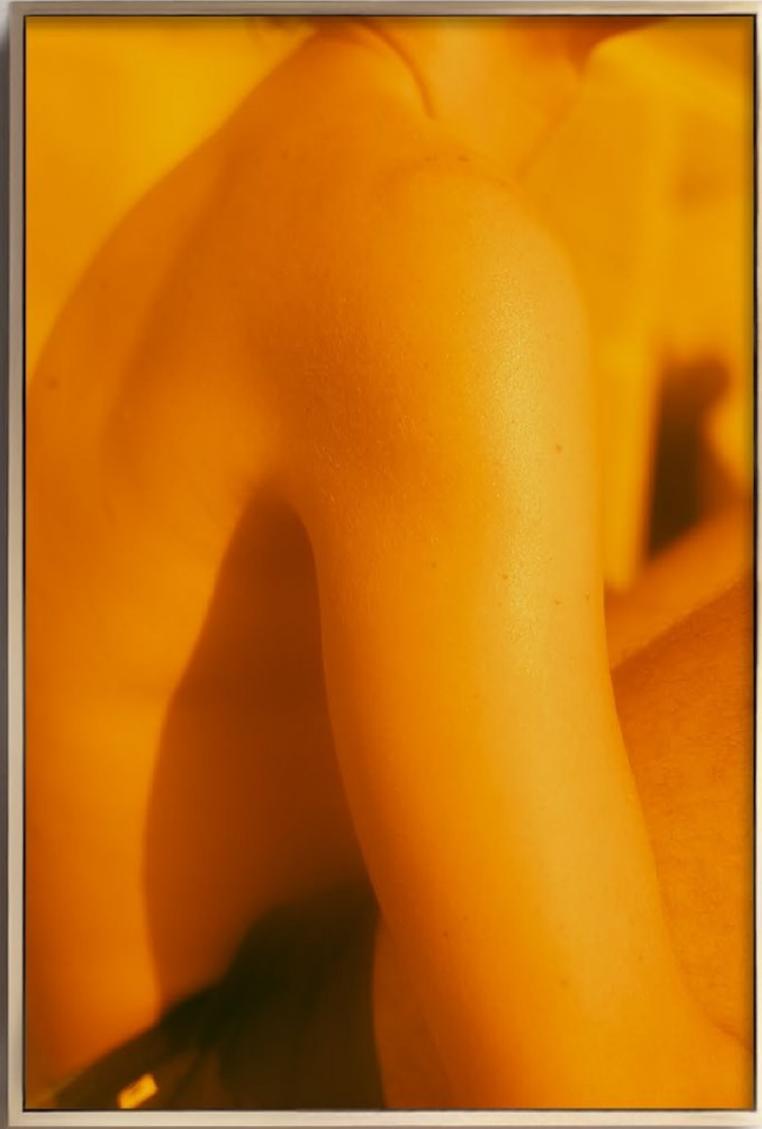
ou agrémente un simple paysage. Souvent, la broderie accentue les traits déjà présents pour les magnifier, dans une sorte de prolongement du regard du photographe. Une scène de rire devient un décor de carnaval. Un sujet à la posture élégante, au portrait austère, se transforme en bouquet vivant.

« Notre démarche a beaucoup à voir avec la transmission et l'idée que l'on poursuit la "légende" familiale des anonymes qui passent sous nos aiguilles », explique Jo. Dans une logique semblable à celle du *kintsugi* japonais - l'art de sublimer les cassures - sous les aiguilles de Clairejo, les anonymes sont projetés dans une nouvelle histoire, sur un mode décalé, poétique ou humoristique. « Si nous ne fuyons jamais les clichés graves ou austères, nous empruntons des chemins poétiques ou ludiques. Ajouter de la broderie à l'image invite le regardant à plonger dans une nouvelle histoire », poursuit Jo. Un humour qui se retrouve autant dans les éléments brodés que dans le choix des titres - comme cette fraise royale aux mille couleurs désormais arborée par un homme posant face caméra. « Nous racontons une nouvelle histoire sans masquer les marques du temps. Nos cicatrices sont belles, ne les cachons pas », peut-on lire sur leur site web. Claire et Jo donnent ainsi une seconde vie à des images laissées dans l'oubli, les délivrent de l'anonymat et les font renaître sous le signe de la dérision et du jeu de mots.

Alors que la photographie brodée prend dans les œuvres de Carole Bénitah ou de Diane Meyer une dimension politique, voire cathartique - en servant la représentation d'une mémoire effacée -, chez Clairejo, le projet diverge. C'est le détournement, verbal et esthétique, qui constitue le cœur de leur œuvre. L'opposition du noir et blanc de l'image et des fils de couleur offre, dans son décalage, une vision rafraîchissante. En quête d'une pratique qui fasse lien, Clairejo invente ce qui nous rassemble, nous qui venons d'époques et de lieux éloignés. Clairejo travaille parfois par collection, avec des séries composées d'images diverses entre lesquelles la broderie tisse des liens, imaginant ainsi de nouvelles histoires. L'une d'elles, dédiée à l'intime et à une recherche d'inclusivité, est à découvrir à la Galerie Rachel Hardouin (Paris 10^e, jusqu'au 9.03), qui consacre un solo show à Clairejo. Du 4 au 30.03, le binôme sera exposé au centre culturel Rachid Taha de la Goutte d'Or (Paris 18^e), puis du 23.04 au 12.08, au 14, rue du Château d'Eau, dans le 10^e arrondissement parisien. ✕



Offrez-vous les tirages des artistes de la Fisheye Gallery



Rendez-vous sur le nouveau site de la galerie

www.fisheyegallery.fr

fisheye

C'est l'histoire de larmes qui se transforment en émeraudes au cœur de la Colombie³⁶, de plantes radioactives qui se révèlent de manière insolente⁴⁶, du souvenir d'incendies gigantesques en Californie ravivé dans un nuancier de douleurs⁵⁶, de la forêt guyanaise qui nous remue à la manière d'une houle sentimentale⁶⁸, de réserves d'eau qui se tarissent en Hongrie en nous laissant des vagues à l'âme⁷⁸, et d'un conte doux-amer sur la vie des abeilles, entre émerveillement et angoisse⁸⁸.

c'est
l'histoire...

SÉRIE PHOTO

Ana Núñez Rodríguez
Flower Rock

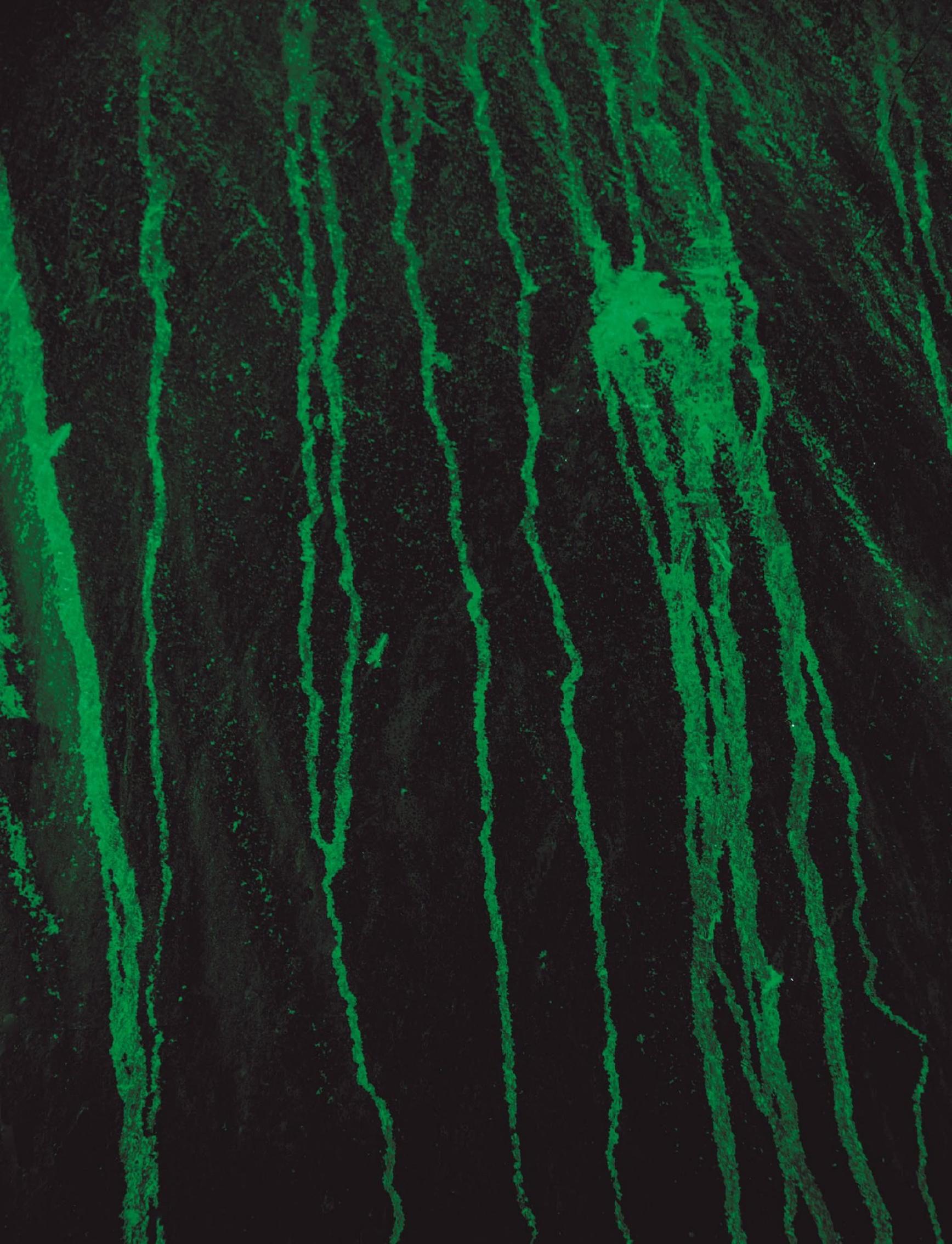
LARMES
D'ÉMERAUDE





Arborant une couleur verte magnétique et un jeu de transparence sans pareil, l'émeraude fascine depuis la nuit des temps. Qualifiée de pierre précieuse, à l'instar du diamant, du rubis et du saphir, elle se démarque notamment par sa rareté. Alors que la lithothérapie lui confère de sublimes vertus, les mythes qui l'entourent datent de plusieurs siècles. Durant la période précolombienne, sa naissance prend la forme d'une aventure amoureuse tragique. Le dieu Ares aurait créé Tena et Fura comme parents de l'humanité. Mais cette dernière va s'éprendre de Zarbi, «un beau jeune homme à la recherche de la fleur de la jeunesse, une orchidée peut-être», raconte la photographe Ana Núñez Rodríguez. Fura l'accompagne alors dans la montagne et, une fois au sommet, trompe Tena. Furieux, il tue Zarbi et oblige Fura à porter son corps durant huit jours. Pénétrant la terre, les larmes de Fura se transforment en émeraudes, et ses cris en papillons bleus. L'époux déshonoré devient fou, tue sa femme et se suicide. Ares fera de leurs cadavres des rochers en Colombie, d'où l'on extrait désormais la gemme verte.

Aujourd'hui encore, l'extraction de cette pierre charrie de nombreuses croyances et légendes. C'est ce qui a captivé Ana Núñez Rodríguez, autrice de la série *Flower Rock*. Pour la photographe, tout commence à son arrivée en Colombie, lorsque son beau-père lui offre de somptueuses boucles d'oreilles ornées d'émeraudes. «Quand il me les a données, il a insisté sur le fait que je devais les porter en raison du pouvoir énergétique de cette pierre et de sa capacité à éloigner les énergies négatives. À l'époque, je ne savais rien de l'émeraude. Je ne savais pas qu'elle était présente dans l'histoire de la Colombie depuis les périodes préhispaniques. Elle jouait un rôle central dans la cosmogonie des peuples indigènes de cette région, appelée "Muzo". Avec l'arrivée des colons, elle a été surexploitée et appréciée uniquement pour sa valeur économique. Après l'indépendance de la Colombie, en 1810, son exploitation a suscité des troubles et, entre 1970 et 1990, un conflit, surnommé la "guerre verte", a causé de nombreux décès», rapporte l'artiste, qui vit aujourd'hui entre Espagne et Colombie. ●●●





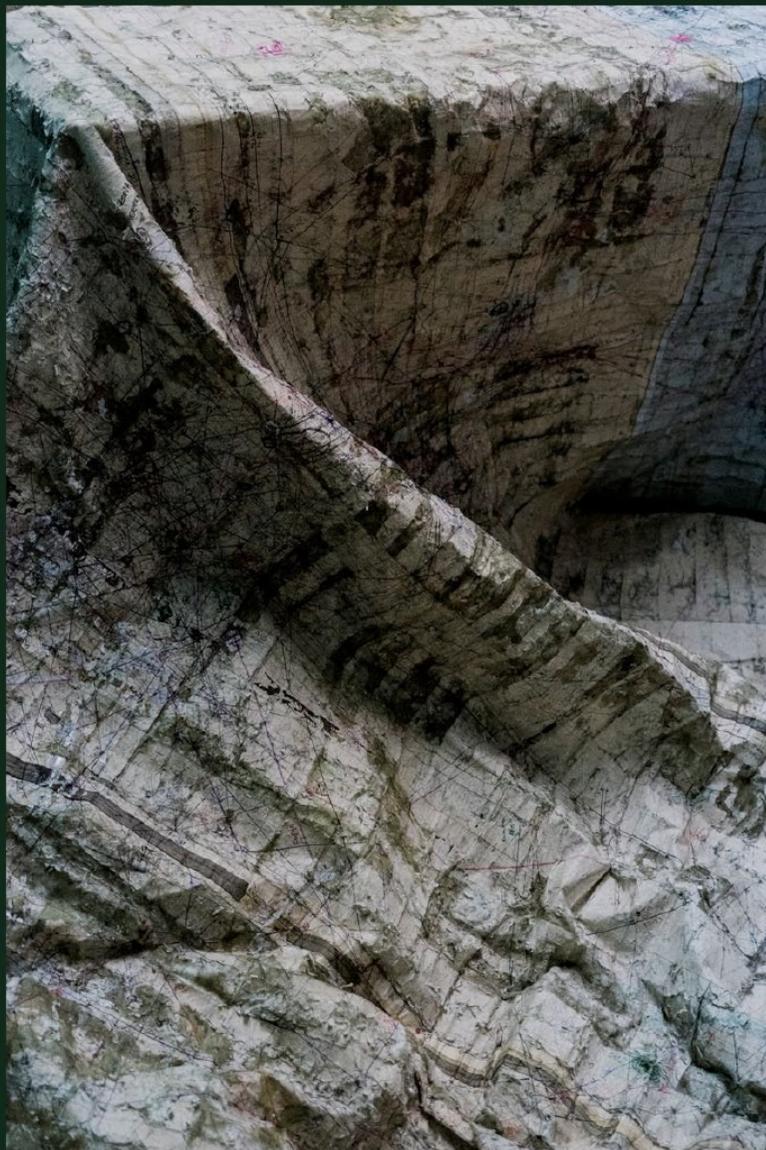
PLEINE LUNE ET PAPILLONS BLEUS

Animée d'une grande curiosité et influencée par le «*sort vert*», Ana Núñez Rodríguez consacre plusieurs mois à ses recherches avant de parcourir le pays deux ans durant. Elle se rend à plusieurs reprises à Muzo, Otanche et San Pablo de Borbur pour découvrir leurs mines à ciel ouvert. Tout en parcourant le territoire, l'artiste part à la rencontre des mineurs, acheteurs, touristes, hommes d'affaires et agriculteurs, qui lui permettent de mieux comprendre ce milieu particulier. «*Ce qui m'a le plus attirée, c'est l'état caché du paysage et le mystère qui entoure l'exploitation minière informelle, connue sous le nom de "guaquería". La pierre n'a aucune vocation industrielle, la seule utilité est de la posséder.*» Selon les mineurs, l'émeraude ne peut être trouvée que par la personne qu'elle choisit. Et bien qu'il n'existe pas de méthode scientifique pour la dénicher, ils aiment à penser que certains signes laissent présager sa découverte, comme les jours de pleine lune, ou la présence de papillons bleus, «*car les cris de Fura sont toujours proches de ses larmes*».

Au cours de ses pérégrinations, le langage visuel de la photographe prend forme. *Flower Rock* s'éloigne de l'imaginaire collectif autour de l'exploitation minière pour laisser place à l'émotion. Ana Núñez Rodríguez alimente le mystère et saisit des éléments symboliques dans une ambiance énigmatique. «*Les images sont nées de mes rencontres avec les guaqueros [mineurs indépendants, ndlr]. Je traduis visuellement leurs histoires ainsi que mon expérience du territoire. Attirée par cette recherche, aussi incertaine que magique, je montre l'irréel et l'étrange comme quelque chose de quotidien*», précise-t-elle. En témoigne ce cliché qui dévoile une carte sur papier millimétré de plus de trois mètres de long. Elle a été confectionnée par un mineur qui, pendant plus de dix ans, a effectué des calculs en utilisant des méthodes empiriques pour localiser les émeraudes. «*Le papier est complètement usé par les annotations. Cela reflète bien l'exploration incessante, et dessine en même temps l'usure liée à cette pratique*», ajoute la photographe diplômée de l'université nationale ●●●



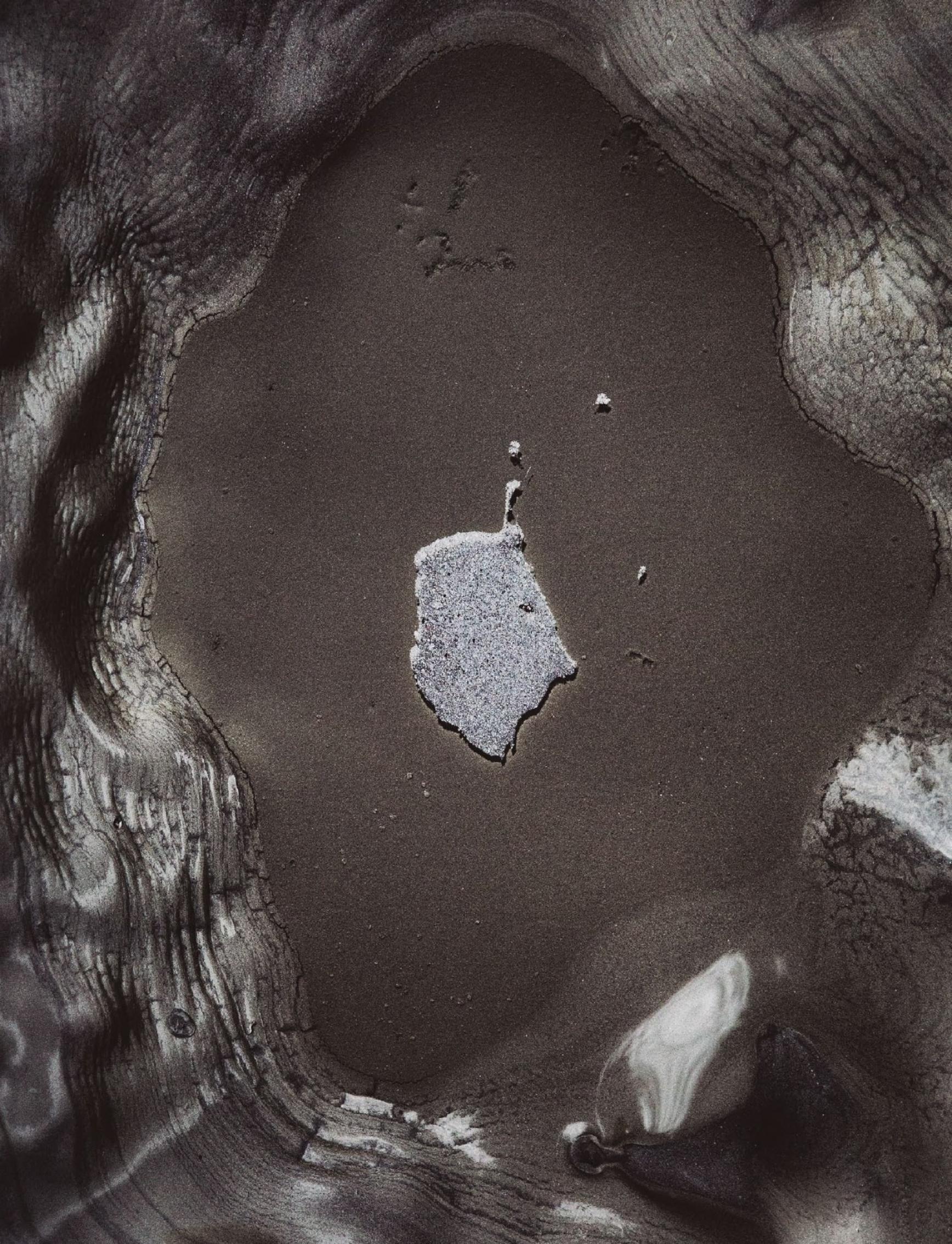
« L'ÉMERAUDE ÉMERGE DE LA TERRE COMME UNE FLEUR, MÊME S'IL S'AGIT D'UN ROCHER »



de Colombie et de l'Académie royale des beaux-arts de La Haye. Comme ce papier froissé, les corps amochés se dévoilent et laissent deviner les longues journées passées à la recherche du trésor vert. L'espoir se lit au fil des images, et pourtant l'émeraude n'y apparaît pas. « Je n'ai pas voulu la montrer, car en trouver est quelque chose qui n'arrive pas très souvent, et que le vert le plus courant est celui de la nature environnante », rapporte l'autrice. En opposition avec la couleur des paysages, Ana Núñez Rodríguez utilise un rouge dense et organique, soulignant les contrastes observés dans le pays. Ces choix de colorimétrie font de *Flower Rock* un récit où la thématique documentaire se transforme en création onirique.

Et ce souvenir confié par la photographe confirme le réalisme magique vers lequel elle tend : « Dans la région minière, quelqu'un a tué un poulet pour le faire cuire. La première chose qu'il a faite, une fois le poulet mort, a été de vérifier s'il y avait des émeraudes dans son estomac : les poulets se promènent librement et mangent parfois les pierres en pensant qu'il s'agit de nourriture. Malheureusement, cette fois-là, il n'y avait pas d'émeraude, mais je m'en souviendrai toujours. »

En plaçant la relation entre humains au cœur de son processus créatif, l'artiste établit de nouvelles formes de communication à travers l'utilisation d'images, et génère ainsi un dialogue innovant. Dans sa pratique photographique, ●●●







elle ne cesse de s'intéresser à la dimension émotionnelle des questions sociales. En résulte une expérience visuelle permettant au regardeur de choisir son chemin à travers le paysage social. «Après avoir vécu ces dernières années en Colombie, mes projets les plus récents ont été influencés par la façon dont les réalités européennes et latino-américaines convergent dans ma vie. Des réalités pleines de contrastes et d'ironie, qui révèlent les dynamiques de pouvoir derrière la construction de l'identité et ses conséquences sociales», déclare-t-elle. Prenant aussi la forme d'un livre, *Flor de Roca*, cette série éclaire avec justesse les contradictions de ce territoire : science/supernstition, présence/absence, richesse/pauvreté, lumière/obscurité... «L'émeraude émerge de la terre comme une fleur, et même s'il s'agit d'un rocher, il y a une certaine fragilité autour d'elle», conclut avec poésie Ana Núñez Rodríguez. ●

LIRE

Ana Núñez Rodríguez,
Flor de Roca,
Simulacro Ediciones,
30 euros, 140 pages.

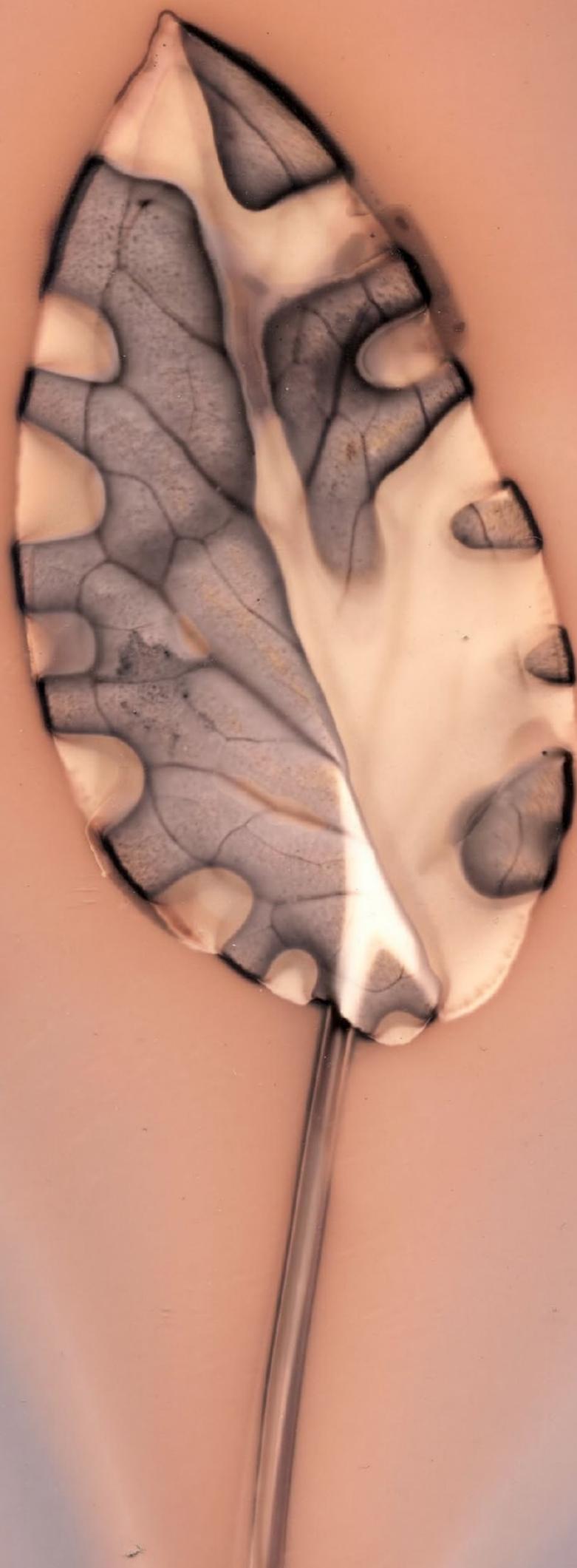


herbier

SÉRIE PHOTO

Anaïs Tondeur
*Fleurs de feux,
le témoignage des cendres*

phyto
graphique

















«J'interroge, à travers les mondes qui implorent, les interdépendances profondes qui relient nos existences humaines à la trame du vivant. Cela passe par un travail de l'image développé dans un mode de production ayant le plus de lien et de respect possible des milieux de vie, et ce, au moyen de protocoles photographiques, d'expériences sensibles ou de récits spéculatifs, présentés sous forme d'installations ou d'arpentages collectifs», déclare Anaïs Tondeur, lauréate de l'édition 2023 du prix Photographie & Sciences. Son projet primé, intitulé *Fleurs de feux, le témoignage des cendres*, se compose de deux chapitres, *Tchernobyl Herbarium* et *Living Herbarium*, rendant compte d'une étude menée sur ces végétaux qui évoluent dans les territoires extrêmes de l'anthropocène. «La première série est née de la rencontre avec les plantes qui poussent dans les sols irradiés de la zone d'exclusion, dans un rayon de 30 kilomètres autour du bloc numéro 4 de la centrale atomique Vladimir Ilitch Lénine, qui a explosé en 1986, à Pripjat. La seconde prendra forme avec celles de la Terre des feux [Terra dei fuochi, ndlr], dans la région de Naples, en Italie, qui sont en proie à d'autres feux d'origine anthropique et également volcanique. Je développe ce double geste photographique dans une attention à leur féralité. Si ce terme naturaliste désigne la condition de ce qui retourne à l'état sauvage après avoir été domestiqué, je cherche ici à donner une voix à ce qui échappe à un monde maîtrisé, à ce qui se trouve à la lisière, ce qui est incontrôlable, libre et vulnérable», précise-t-elle.

Traces tangibles du désastre invisible

C'est grâce aux recherches d'un groupe de généticiens étudiant les conséquences de la radioactivité sur la flore qu'Anaïs Tondeur découvre le biotope de Tchernobyl. Alors en pleine préparation d'un projet autour de la question du traumatisme, elle décide de transformer la violence cristallisée par la nature irradiée dans une démarche à mi-chemin entre un acte de destruction et de révélation. «Nourrie par les herbiers en

cyanotype réalisés par Anna Atkins [au milieu du 19^e siècle], tout comme les explorations de László Moholy-Nagy et Man Ray, à qui j'emprunte le terme de rayogramme, je dépose la plante sur une surface photosensible. Associés à une exposition à une intense source de lumière, le césium 137 et le strontium 90, qui innervent son corps, participent à l'émergence du végétal sur la plaque photographique. Ainsi, ces rayogrammes sont eux-mêmes radioactifs. Ils forment ce que Michael Marder décrit comme les "traces tangibles du désastre invisible".» Spécialiste des suites de la catastrophe nucléaire de 1986, à laquelle il a lui-même été exposé, le philosophe de la pensée végétale accompagne l'artiste depuis 2015. Tout naturellement, leur collaboration, «qui [lui] est particulièrement chère», se poursuivra dans *Living Herbarium*.

«Grâce au prix Photographie & Sciences et au soutien à la mobilité artistique du programme MIRA de l'Institut français, je développe le second herbier photographique de ce projet comme un nouveau geste d'égard, dans une relation dialogique avec les espèces de la Terra dei fuochi. Suivant le protocole de la phytographie, je partirai à la rencontre de plantes qui poussent dans les cendres de la plus grande décharge à ciel ouvert d'Europe», annonce Anaïs Tondeur. Dans une démarche de soin, elle renouera alors avec un rituel auquel s'adonnait la poète et herboriste américaine Emily Dickinson au 19^e siècle. Cette dernière avait pour habitude de glisser une fleur séchée dans chacune de ses lettres. «J'enverrai successivement les empreintes phytographiques des neuf communautés végétales trouvées sur place au philosophe, qui répondra par une adresse à chaque plante. À réception du texte, je retournerai auprès de chacune d'elles pour leur lire ces mots. Durant la lecture, j'installerais un dispositif avec un papier photosensible sur lequel elles pourront laisser une nouvelle trace. Ces mouvements, par la parole et l'image, seront élaborés selon le principe de correspondance, dans le sens de son étymologie médiévale : "S'harmoniser, se mettre en relation avec." Nous chercherons ainsi, par ce biais, une manière de nous accorder à la temporalité végétale, de nous relier aux vies singulières des plantes locales, tout en apprenant de leurs existences à la marge.» O

NUANCIER DE LA DOULEUR

SÉRIE PHOTO

Maxime Riché
Paradise

Welcome
to
PARADISE
REBUILDING THE RIDGE



Paradise



Un être solitaire fait face à un paysage désolé se dessinant dans le lointain. Un couple, se tenant sur les bases d'une nouvelle construction, observe une parcelle de terrain rasée. Un autre, dans une caravane, s'enlace sur deux fauteuils adjacents. Dans la profondeur de leurs regards se devinent des souvenirs douloureux. La peine se perçoit également dans les yeux, parfois détournés, des femmes et des hommes dont nous découvrons les contours. Chacun-e d'elles-eux est hanté par un traumatisme commun. À l'image, celui-ci se révèle par intermittence, à la manière de réminiscences qui surgiraient çà et là dans la banalité des jours. Le territoire alentour se pare alors des nuances de l'urgence. Sur les hauteurs, les arbres, devenus carmin, apparaissent telle une écume menaçante qui déferle avant la propagation d'une nuée couleur safran. Plus loin, la végétation rougeoyante

encercle une maison tout juste rebâtie, longe une route ou contourne un panneau. Cette vision apocalyptique tranche avec les teintes pastel des portraits. La douceur ambivalente du bleu qui prédomine témoigne d'une approche bienveillante de la part de l'auteur; elle inspire l'apaisement ainsi qu'une forme d'affliction. «*La culpabilité des survivant-e-s s'est accompagnée de nombreuses pensées intrusives. J'avais des flashes de l'incendie, des arbres en feu et des cris des gens qui n'arrivaient pas à sortir*», pouvons-nous lire dans une note manuscrite signée Amanda Gates. L'événement évoqué s'est déroulé en Californie, à Paradise. La ville a été ravagée par deux mégafeux : Camp Fire, en 2018, et Dixie Fire, en 2021. Le premier, le plus meurtrier de la région, a ôté la vie à plus de 80 personnes tandis que le second, le plus étendu de son histoire, a embrasé une surface de plus de 3000 km². ●●●

« L'idée n'est pas seulement de documenter ce qui est donné à voir, mais de tourner mes sujets vers le futur. »







RETRANSCRIRE UNE MÉMOIRE

Cela fait maintenant quinze ans que Maxime Riché s'intéresse aux thématiques qui gravitent autour du changement climatique. C'est après avoir achevé son premier projet, *Climate Heroes* – qu'il souhaitait ouvrir sur nos manières d'habiter la planète –, que le photographe a découvert l'histoire de cette ville à l'appellation étonnante. Intrigué, il se rend sur place dans l'objectif de livrer une vision personnelle du passage de l'incendie et de ses conséquences au travers d'une série nommée *Paradise*. Il décide alors d'utiliser une pellicule

infrarouge qui, en s'appuyant sur la chaleur émise par les objets, capte une lumière invisible à l'œil. Ses compositions traduisent un sentiment d'angoisse qui met l'accent sur l'état psychologique des habitant-e-s rencontré-e-s sur place. « *J'ai utilisé ce film afin de retrouver ces couleurs de flammes, cette sensation de feu dans les paysages. Cette palette permet de retranscrire la mémoire des personnes qui ont vécu ce drame, qui en sont traumatisées et qui n'arrivent plus à se défaire de ces visions d'horreur* », explique-t-il. S'il signale le danger,





ce nuancier renvoie aussi à une anticipation de ce qui pourrait se reproduire. *« Je travaille exclusivement sur des enjeux socio-environnementaux contemporains, et j'aime dire que je fais du documentaire spéculatif. L'idée n'est pas seulement de documenter ce qui est donné à voir, mais de tourner mes sujets vers le futur, vers des choses qui peuvent se produire, des questions que l'on se pose, des choix à faire. »*

De fait, après un tel drame, le calme retrouvé laisse place aux interrogations, à la colère et à la crainte que la terreur passée ne survienne à nouveau. Les rescapé-e-s qui se sont confié-e-s à Maxime Riché se sont alors demandé s'il était préférable de rester ou s'il valait mieux partir. Certain-e-s désiraient tout reconstruire ailleurs, mais se sont heurté-e-s au silence ●●●

My goal is to be happy,
~~not~~ just put on a happy
face because I am watching
 my grandkids or because
 we have company. I want
 to be happy in our
 home, own town. I am
trying, its a work in
progress.

With survivals guilt come
 a lot of intrusive thoughts,
~~ones about~~ I would get those
 flashes of the fire and the
 burning trees and the screaming
 of people who couldn't get
 out. To this day I can not
 be around a big fire, even
 if it is a controlled one,
 I immediately panic I would
 have 2 or 3 panic attacks
 after the fire, when I returned
 to PHS. Nothing ever felt real
 that day. I don't think about
 it unless I talk about it with
 someone.
 I don't think those memories
 will ever vanish from my
 mind. But time has severely
 healed me and this town
 we call Paradise.

- Amanda
 Gates is

We had to
 prove that
 we lived here
 But had no
 PAPERS to
 prove it. All
 burnt. This
 is a mess up
 here and no
 body cares.
 We had
 been d...
 everything
 at the few
 applied



des assurances. « Nous devons démontrer que nous vivons ici. Mais nous n'avons pas de papiers pour le prouver. Tout a été brûlé. C'est le chaos ici, et tout le monde s'en moque », écrit par exemple Mary McElroy dans une autre note manuscrite collectée par le photographe. Ce dernier soulève, quant à lui, des réflexions ayant trait à nos réactions face à de tels événements. « Est-ce qu'on va s'adapter ou est-ce qu'on va recommencer à mener notre vie comme avant, en produisant encore, potentiellement, des émissions carbone ou des chaleurs plus importantes, qui vont créer ou entretenir des feux ? Ici, les deux incendies, Camp Fire et Dixie Fire, ont été déclenchés par des causes totalement humaines : ce sont des courts-circuits sur des lignes électriques qui étaient un peu vétustes, surchargées. Nos conditions de vie et de consommation encouragent l'amplitude de la catastrophe », souligne-t-il. En reconsidérant la position de contrôle sur la nature qu'assume volontiers l'être humain, Maxime Riché fait

allusion à l'hybris, concept de la Grèce antique renvoyant à une démesure empreinte d'un vif orgueil. « C'est une notion que j'aime bien. Elle décrit de façon assez fine notre attitude par rapport à la planète, au vivant, à notre désir de jouir sans limites des ressources, et surtout notre confiance, notre croyance en notre capacité de toujours tout gérer, tout maîtriser, tout dominer. On a envie d'aller toujours plus loin, et on ne fait plus trop attention à la manière dont le monde naturel nous renvoie les conséquences de nos actions », poursuit-il. Contrairement aux mythes gréco-romains, la récurrence de la tragédie consignée dans *Paradise* n'est pas l'œuvre d'un fatum, un destin inéluctable, mais celle-ci se présente malgré tout comme une « une fable sur la façon dont on peut guérir, se reconstruire à la suite d'une catastrophe ». Au fil de la série, comme dans l'ouvrage du même nom, à paraître cet été chez André Frère Éditions, des témoignages de différentes natures s'entremêlent. Les portraits et les paysages ●●●

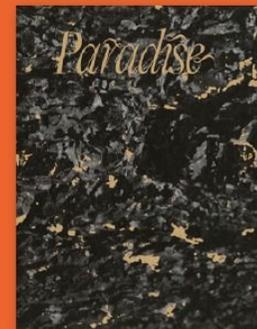


WWW.MAXIMERICHE.COM

aux couleurs tendres alternent avec des séquences à l'infrarouge au sein desquelles les souvenirs se confondent avec la possibilité d'un nouvel accident tout aussi terrifiant. À cela s'ajoutent des documents écrits de la main de quelques habitant-e-s de Paradise. « C'est grâce à eux que j'ai pu raconter cette histoire, car ils ont accepté de me parler, de m'accueillir chez eux... Pour moi, c'était important d'aboutir à cet assemblage, de leur donner la parole », déclare le photographe. La narration esquissée, qui suggère les flammes au lieu de les montrer clairement, éveille ainsi l'imagination et invite davantage à la projection du ou de la spectateur-ice. « Ce projet n'est pas seulement sur la ville de Paradise. Avec un nom aussi symbolique, je souhaitais en faire un exemple, une métaphore de tout ce qui se passe dans le monde. Toutes les zones géographiques sont touchées par les mégafeux », s'alarme à juste titre Maxime Riché. ●

LIRE

Paradise, Maxime Riché,
André Frère Éditions,
49 €, 128 pages.
Disponible en pré-
commande sur le site
d'André Frère au prix de
45 €, sortie prévue en juillet.

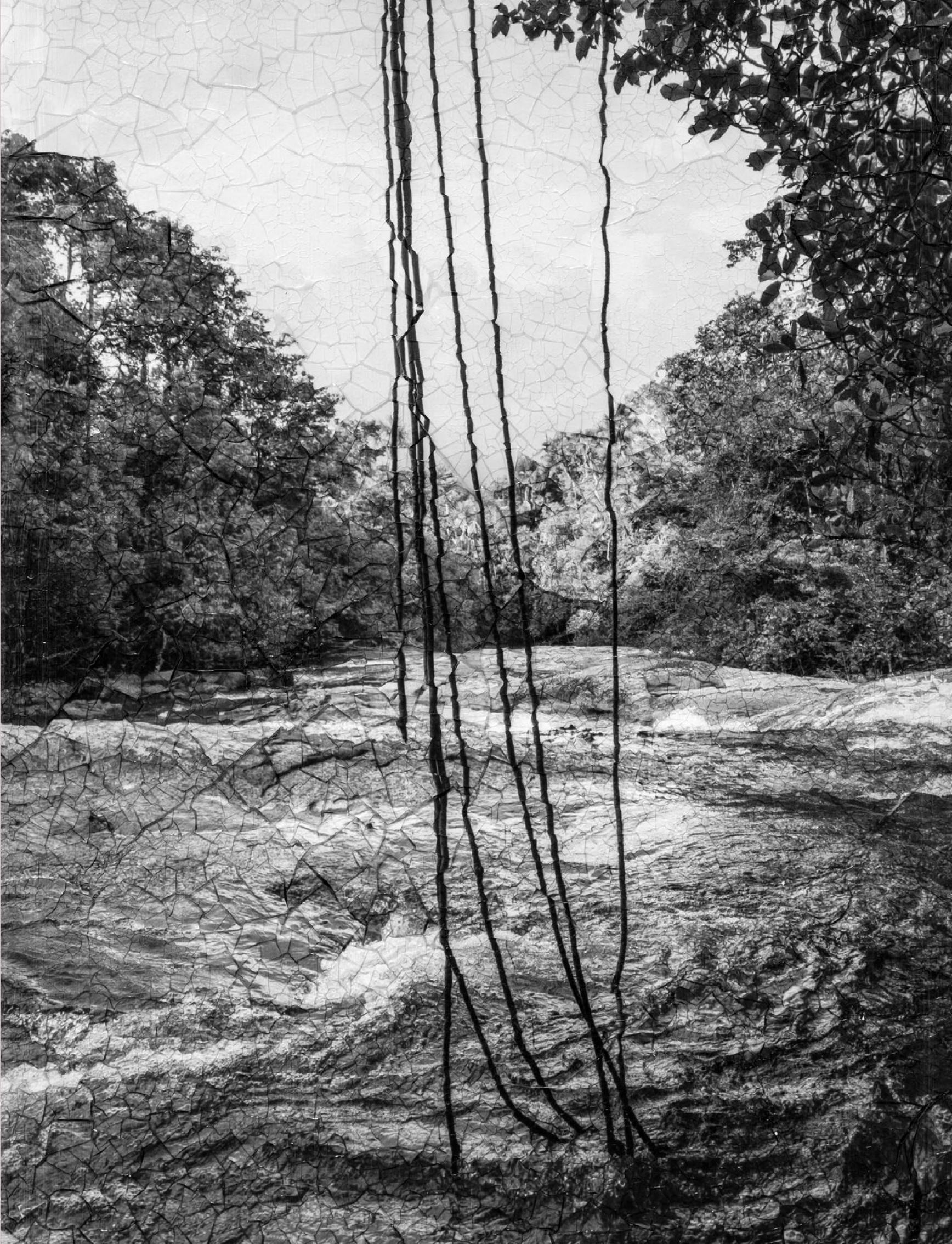


HOUILLE

SÉRIE PHOTO

Sylvie Bonnot
Corps de brume

SENTINELLE

















Un souffle étrange traverse les images composées par Sylvie Bonnot. Un souffle qui soulève la peau du monde qu'elle regarde et nous restitue à la manière d'un voile dont le drapé cristallise l'émotion. Les images publiées ici ont été prises dans la forêt amazonienne, en Guyane, en décembre 2023. Car si l'œuvre de cette artiste française née en 1982 et diplômée de l'École nationale supérieure d'art de Dijon se déploie dans plusieurs domaines, la forêt est devenue l'un de ses espaces privilégiés. L'origine de ce travail est à chercher dans un épisode personnel : « *La nuit du 19 décembre 2019, une tempête a détruit en quelques heures les décennies de soins et de travail que mon père [forestier] avait porté à ses bois. Des grands pins Douglas dont la poésie austère m'échappait. Pour ne rien en perdre, c'est une campagne photographique qui démarrait et qui a marqué un apprentissage du regard et du viseur pour déployer une stratégie de prise de vue propre aux sujets de plus de 35 mètres de hauteur. Il fallait enregistrer le chaos pour le comprendre et pouvoir en appréhender les origines.* »

GÉOGRAPHE POÈTE

Dès lors, la photographe arpente les forêts qui l'entourent, en Bourgogne. Elle découvre que ces lieux qu'elle a connus, ces « *paysages intimes* », se sont très vite transformés par rapport à leur rythme naturel. Les mutations causées par le dérèglement climatique sont perceptibles. Déterminée, Sylvie Bonnot – dont le prénom semble prédestiné – s'initie aux principes de la sylviculture. « *Je me suis rendu compte de la dimension globale de cette question personnelle, familiale* », analyse l'artiste, qui étend alors son rayon d'action à la forêt amazonienne, de l'autre côté de l'Atlantique, pour « *prendre la mesure et estimer l'écart avec les futaies de Saône-et-Loire* ». Mais si la dimension environnementale est apparue au cours du projet, il ne faut pas perdre de vue que la photographe est avant tout une « *géographe poète* », pour reprendre la formule de Sophie Eloy et François Michaud,

curateurs, qui expliquent l'approche de l'artiste dans le texte *Faire le monde sien*. « *Sylvie parle de la violence des éléments, de leur absence de pitié pour elle, mais elle dit également comment elle les prend à bras-le-corps dans le laboratoire, comment elle maîtrise la chimie, le papier, la lumière jusqu'à l'épuisement et à l'apparition de l'image* », poursuivent-ils. Pour s'approcher des images de Sylvie Bonnot et en saisir toute la dimension charnelle, il faut s'inviter dans son atelier, entrer dans son alchimie. Toutes ses expérimentations visent à « *réactiver la partie sensible de l'image photographique* », à lui conférer sa « *capacité de frissonnement* », ajoute-t-elle joliment. Sans détailler les techniques utilisées, l'artiste décolle la gélatine de ses images, puis la dépose sur des surfaces ou des volumes. Des mues sensibles dont le geste délicat permet de connecter ce qu'elle a vu à l'expérience du corps. « *L'approche du paysage est toujours liée à l'épreuve physique du lieu, explique l'artiste. Il y a ce rapport du corps dans l'espace, du contact avec les éléments qui le constituent, avec son relief, son climat.* » Le corps agit alors comme un sismographe qui enregistre les vibrations que l'œuvre s'attache à transmettre. « *Car Sylvie Bonnot travaille la matière même de la photographie, cet épiderme gélatineux où apparaît l'image. Elle déforme, oblitère, scarifie, desquame la surface argentée pour y tracer des formes, des sillons – autant d'images mentales captées lors de ses marches dans le paysage* », complète Hélène Jagot, directrice des musées-château de Tours. « *La gélatine est une matière vivante, respirante, vibrante... C'est une affaire de porosité*, détaille Sylvie Bonnot. *Il s'agit de soulever la peau de l'image, d'opérer une migration quasi-organique de son substrat qui ouvre de nouveaux devenirs à la photographie.* » Une approche qui convoque d'autres enjeux et permet d'effectuer « *un saisissement de la matière* ». Un travail à fleur de peau dont le souffle nous entraîne dans un monde mystérieux où la matière convulse. On s'y laisse balloter par des vagues d'émotions mêlées, comme une houle sentimentale. On se retrouve embarqué dans des contrées énigmatiques, et on n'en revient pas. /

VOIR

- *La France sous leurs yeux*, à la BnF, à Paris, du 19 mars au 23 juin.
- *Décoller – atterrir*, au Château de Tours, du 29 juin au 1^{er} décembre (solo show).
- *Métamorphose*, au Hangar, à Bruxelles, du 19 avril au 8 juin.

LIRE

L'Arbre-machine
Éditions Loco, en collaboration
avec le Centre d'art et de rencontres d'Ugine (73).
Sortie prévue en mai.

WWW.SYLVIEBONNOT.COM

SÉRIE PHOTO

Andràs Zoltai
Blue Memoir

VAGUES
À
L'ÂME





PAGE PRÉCÉDENTE

Tamás Szűcs, un éleveur de bétail, replante pour remplacer des arbres desséchés à cause des graves sécheresses à Csólyospálos (2022).

À GAUCHE

En haut : Szilard Zerinváry est entraîneur équestre et berger. Il surveille ses animaux au bord de son petit étang artificiel situé à Kiskunmajsa, en Hongrie (2022).

En bas : Comme chaque semaine, cet homme se baigne dans une source thermale désaffectée à la périphérie de Törtek. La source a été découverte par hasard, lors du forage d'un puits de pétrole dans les années 1960.

À DROITE

À Budapest, un groupe de jeunes s'amuse au milieu du Danube. *« J'ai passé environ deux heures sur ce banc de sable, à regarder ce spectacle absurde : les gens prenaient des photos dans le lit asséché de la rivière, le Parlement en arrière-plan. Comme si la pénurie d'eau se transformait en une attraction touristique »*, confie András Zoltai.





La Tisza est assez méconnue en Europe de l'Ouest, bien qu'elle soit l'affluent majeur du Danube, avec 977 km de long. Elle prend sa source dans les Carpates orientales, en Ukraine, puis marque la frontière entre la Roumanie et l'Ukraine. En Hongrie, c'est le deuxième fleuve du pays, courant sur 600 km et dominant la région nord de la Grande Plaine. Une région connue pour la mort d'Attila, le roi des Huns, et pour ses sources thermales - on en compte plus de 1300 dans le pays -, mais aussi pour une crise de l'eau sans précédent. « Je suis né et j'ai grandi à quelques kilomètres de la rive de la Tisza, à Szentes. J'ai fait de nombreuses balades à vélo le long de la digue, et nous nous sommes baignés plus d'une fois entre copains ! La ville est célèbre pour ses thermes. J'ai d'ailleurs appris à nager dans l'un d'eux. Un peu plus loin au bord de la rivière, à Csongrád, nous avons une petite maison de vacances, achetée par mon grand-père en 1970. Je me souviens encore de son odeur. J'y ai passé beaucoup de temps, seul, à pêcher, à contempler le cours

d'eau depuis la terrasse, à la rénover, ou à cuisiner pour mes ami-e-s de passage », se souvient András Zoltai.

Ce photographe hongrois de 33 ans revendique aujourd'hui une certaine « sensibilité sociale » dans ses images : « Je m'efforce de montrer des choses socialement responsables et d'inciter à une prise de conscience ; le tout en racontant des histoires incarnées. Je note aujourd'hui un certain activisme dans ma pratique. Tout cela s'est développé autour de mes 20 ans, au cours de mes voyages. » C'est d'ailleurs en Inde, à l'occasion de l'élaboration de sa série *You can flood me, I'll be here*, qu'il comprend que cet attachement à l'eau est devenu une obsession et qu'il est temps de la mettre en images, en résonance avec l'actualité : « Durant des années, j'ai étudié l'impact global du changement climatique sur l'Homme, et il a fallu que je parte loin pour me rendre compte que je pouvais mettre à profit mes apprentissages dans mon pays pour mettre en lumière l'ampleur du problème, et éventuellement changer le cours de la politique de l'eau en Hongrie. » ●●●

Tout a donc commencé au bord du Brahmapoutre, alors qu'Andrès Zoltai photographiait deux Indiens, qui, en l'absence de mousson, pompaient de l'eau dans leurs rizières. Un cliché qui aurait pu être pris dans la Grande Plaine. S'en suivent des événements environnementaux désastreux – les changements climatiques n'ont pas épargné la Hongrie et ses habitant-e-s. En 2022, le pays connaît des records de chaleur et enregistre les sept mois les plus secs depuis 1901, avec près de la moitié des précipitations manquantes. Si les tendances climatiques persistent, la désertification portera sur deux tiers des terres agricoles hongroises d'ici la fin du siècle.

NATURE FRAGMENTÉE

«Comment est-il possible d'avoir, en un même lieu, un excès et une pénurie d'eau?» Cette question a longtemps hanté Andrès Zoltai. La Hongrie possède en effet l'un des plus grands réservoirs d'eau renouvelable d'Europe centrale, soit 11 000 m³ par personne, mais les évaporations sont supérieures aux précipitations. À cela s'ajoute une gestion précaire de l'eau.

Selon un article du *Daily News Hungary* paru en août 2022, plus de 80 % des systèmes locaux d'approvisionnement en eau ont été étiquetés «à risque», et 22 % de l'eau courante sont perdus à cause de fuites. L'agriculture moderne participe aussi à cette crise systémique. «Historiquement, on pratiquait l'agriculture de plaine inondable, utilisant le surplus d'eau naturellement. Au cours des deux cents dernières années, nos rivières ont été régulées et rétrécies. Environ 95 % des terrains inondables ont été coupés des rivières par des digues infranchissables retenant l'eau dans des canaux étroits. Ces terrains ont été remplacés par des terres labourées», complète le photographe. En bref, les zones humides ont été asséchées au profit de l'industrialisation et de l'agriculture intensive, et plusieurs foyers ont vu leur accès à l'eau réduit ou fermé. La nature, quant à elle, apparaît fragmentée. Une fois encore, les industriels ont défini une nouvelle réalité.

«Il s'agit d'un désastre lent et invisible, compliqué à visualiser», explique l'auteur, qui retranscrit pourtant la crise de l'eau sous plusieurs angles. Armé de son boîtier, il arpente un pays qu'il connaît bien. Au total, plus de 10 000 km et des rencontres passionnantes, au cours desquelles le photographe s'implique durant des jours, voire des semaines. En résulte ce qu'il nomme des «micro-miracles», soit de ●●●



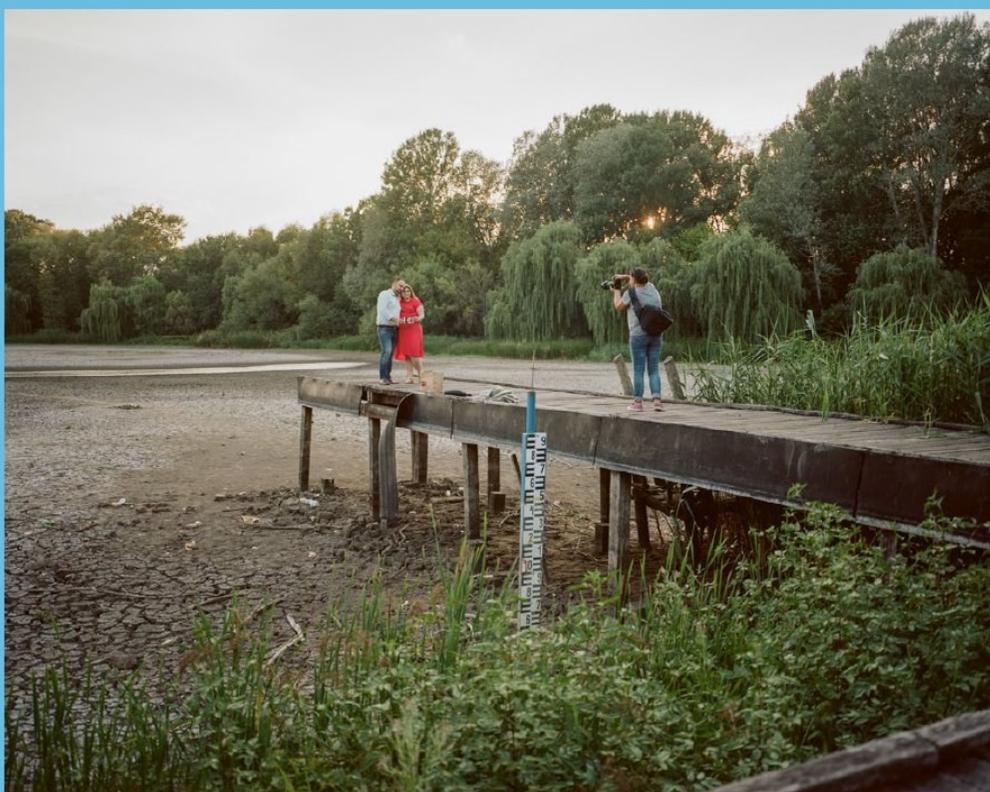
À GAUCHE

«Je roulais et autour de moi, toutes les terres agricoles étaient sèches. (...) De la voiture, j'ai remarqué une épave au milieu du champ de tournesols. Je me suis arrêté et j'ai capturé l'image, à la fois symbolique et absurde», explique le photographe.

À DROITE

À Szentes, les champs de maïs sont asséchés après l'été. En raison du stress hydrique, 300 000 hectares de maïs et 200 000 hectares de tournesol ont été détruits en 2022.





À GAUCHE

En haut : Csaba Toldi, responsable d'une ONG locale dans la région de Homokhátság, la plus sèche, montre un étang asséché, dont le niveau a baissé de plus de 8 mètres. Celui-ci doit être creusé de plus en plus profondément, afin que les animaux du parc national puissent continuer de s'y abreuver.

En bas : Lors de sa séance photo de fiançailles sur la rive du lac asséché de Vekeri, un couple montre une échographie de son futur enfant (Debrecen, 2022).

À DROITE

Dans cette source désaffectée à la périphérie de Törtek, l'eau thermale monte des profondeurs, en même temps que du gaz – probablement du méthane. Comme il s'agit d'un bassin illégal, chacun vient avec son propre tuyau.

« TROP DE GENS PENSENT
QUE LA CRISE CLIMATIQUE
NE NOUS CONCERNE PAS. »

bonnes images nées de la patience et de l'attention. S'il existe encore des baigneur·euse·s souriant·e·s et des sources d'eau chaude, les incendies et les rivières à sec se multiplient. Et face à leurs champs arides et à leurs terrains craquelés, les agriculteur·i·ce·s restent perplexes. C'est tout cela que nous visualisons en plongeant dans *Blue Memoir*, une série amorcée en 2022. Si l'humain y est parfois suggéré, il occupe surtout une place centrale. L'artiste ne capture pas seulement les paysages désolés de Hongrie, il se concentre sur la relation complexe qu'entretient l'Homme avec cette ressource vitale. Il tente de rendre compte d'un temps où hommes et femmes ne faisaient qu'un avec leur environnement. *«J'ai visité de nombreux villages qui se situaient à moins de 500 mètres de la rivière, mais plus personne ne descend au bord. À l'époque, c'était un lieu de rencontre, de socialisation. Les Hongrois·e·s entretenaient aussi des liens spirituels*

avec la rivière. Aujourd'hui, l'eau est associée à la production agricole et aux loisirs», déplore le photographe. Nostalgique, il ne peut s'empêcher de comparer avec la situation indienne. *«Le Brahmapoutre est le dernier fleuve qui coule librement. Les populations qui vivent dans sa plaine inondable s'adaptent depuis des siècles aux changements climatiques : perturbation des cycles de mousson, crues soudaines... Elles déplacent notamment leurs maisons de bambous sur pilotis. Bien que ces populations luttent constamment contre les aléas climatiques, elles continuent de vivre de l'eau, avec elle, en harmonie. Ce sont des "gens de la rivière", qui entretiennent des liens profonds avec la nature»,* explique-t-il.

Dans cette aventure, il se rapproche de Péter Balogh, géographe et président de l'association Alliance for the Living Tisza - un acteur clé dans la compréhension de cette crise. L'un partage un état des lieux désastreux mais romantique, ●●●







WWW.ZOLTAIANDRAS.COM

À GAUCHE

« J'ai pris cette photo quelque temps après la déclaration du plus grand incendie de forêt de l'été 2022. Nous sommes à Táborfalva. Près de 3000 hectares ont été brûlés. J'ai marché pendant une heure sur les cendres », confie le photographe.

À DROITE

Près de 60 % des terres du pays sont des terres agricoles, dont seulement 2 % sont irriguées. L'irrigation peut seulement résoudre les problèmes d'un très petit nombre de producteurs agricoles et, pendant la saison sèche, elle peut entraîner une surexploitation de ressources en eau déjà limitées (Csengele).

tandis que l'autre cherche des solutions alternatives pour empêcher un assèchement total du paysage hongrois. Tous deux tentent de faire évoluer l'attitude des usager-ère-s à l'égard de leurs eaux, avec un objectif commun : atteindre une coexistence durable entre l'Homme et les rivières.

Un lien entre deux mondes, une passerelle entre des individualités et un sujet cher à l'auteur : *Blue Memoir* est aussi le projet d'une vie, du moins tant que l'eau continue de couler. « Dans les années à venir, la crise climatique va s'aggraver, nous serons confronté-e-s à de nouvelles situations extrêmes. Si l'humanité continue ainsi, tout cela ne fera qu'empirer. Trop de gens pensent que la crise ne nous concerne pas, et il est de ma responsabilité de poursuivre l'écriture de ce récit. J'ai envie d'approfondir mes recherches et d'intégrer des éléments d'archives. J'aimerais me procurer des documents décrivant l'hydrographie du bassin des Carpates. Je projette aussi de présenter l'eau sous des aspects plus conceptuels », conclut András Zoltai. D'ici là, l'artiste chérit son lien avec cette ressource en voie de disparition. « Petite nouveauté dans ma vie : je m'essaie à la méthode Wim Hof [technique de respiration méditative associée à un entraînement au froid, ndlr]. Cet hiver, j'ai ainsi plongé plusieurs fois dans l'eau glacée. Plus sobrement, je me rends tous les lundis matin aux bains de Budapest, et je nage régulièrement à la piscine. L'été, je préfère les plans d'eau naturels : nager dans le Danube ou dans le lac Balaton, ça n'a pas de prix. » ♦

*Des
abeilles*

SÉRIE PHOTO

Maewenn Bourcelot
Les Éternels Éphémères

*et, des
hommes*

















C'est un monde sublime et violent, enchanté et tragique, énigmatique et d'une évidence terrible. Avec *Les Éternels Éphémères*, la photographe Maewenn Bourcelot nous livre un conte doux-amer qui parle de son passé et de notre avenir. Pour ce projet de fin d'études sous forme de livre et d'exposition, présenté à l'École cantonale d'art de Lausanne (ECAL) en 2020, la jeune femme s'est tournée vers ce qui la fascine depuis l'enfance : les vies minuscules, mais indispensables, des abeilles, dont elle dénonce ici la disparition. «*Mon grand-père faisait de l'apiculture dans ma région natale, la Bretagne. Il avait six ou sept ruches. Les abeilles, je les connais depuis toute petite, et je les ai toujours trouvées magnifiques. C'est de l'ordre de la sensation : les voir butiner de fleur en fleur me donne un sentiment de sublime, d'harmonie. Et en même temps, je voyais des hécatombes sous les ruches*», raconte la jeune femme.

Beauté empoisonnée

Entre un émerveillement intact depuis l'enfance et une angoisse face à l'effondrement qui menace, la série oscille. Montrées dans leur infinie délicatesse, les abeilles apparaissent tantôt comme des bijoux saupoudrés d'or - le pollen - ou sertis de pierres précieuses - un reflet sur une aile -, tantôt comme de petits débris de fleurs séchées gisant au sol, inertes. Les couleurs chaudes, presque saturées, confèrent aux images une dimension irréelle et transforment corolles, calices et autres étamines en enveloppes et réceptacles charnels. «*Je n'ai pas une démarche documentaire, commente la photographe. À propos de cette série, je parle plutôt de poème ou d'essai photographique. Mon approche a toujours été de partir du réel et de le rendre atmosphérique. Pour ce sujet, j'ai mené une vraie enquête auprès d'apiculteurs, j'ai passé du temps avec des scientifiques, mais mon traitement, notamment de la couleur, reflète cette dichotomie entre le sublime et le repoussant, comme une beauté empoisonnée.*» Outre la colorisation, Maewenn Bourcelot a eu recours aux jeux d'échelle pour exprimer son propos. «*J'ai employé des techniques comme le microscan [une forme de microscopie électronique capable de produire des images*

en haute résolution de la surface d'un échantillon, ndlr], qui n'est pas directement de la photographie, explique-t-elle. J'aime produire des images un peu graphiques, m'approcher des détails, peut-être plus encore dans ce projet, pour à la fois "monumentaliser" mes sujets et susciter un sentiment de confinement, d'enfermement. Ce qui m'a toujours gênée, c'est la manière dont l'homme utilise la nature comme une réserve de moyens et non comme une altérité, poursuit-elle. C'est cette domination que j'ai cherché à rendre.»

Aujourd'hui, après avoir été directrice artistique, Maewenn Bourcelot, installée entre Paris et Berlin, vient de fonder un studio de création. Elle ne renonce pas pour autant à ses projets personnels en photographie, et réfléchit à prolonger *Les Éternels Éphémères* en creusant l'aspect idéologique. «*À la fin du livre se dessinent deux approches pour traiter ce tragique déclin : la piste naturelle, pour tenter de comprendre les subtilités des mécanismes de l'écosystème et essayer de le recréer, et la piste technologique, qui va pouvoir apporter des solutions. À l'École polytechnique de Lausanne, qui a un pôle scientifique assez fort, des chercheurs ont étudié les essaims d'abeilles pour modéliser leur comportement et leur manière de communiquer entre elles, afin de créer des robots capables d'infiltrer les essaims et de leur donner des directives*», expose la photographe. En attendant, elle a commencé un nouveau projet avec son élevage de sept mantes religieuses. «*Je les ai achetées à une période particulière de ma vie, où j'étais célibataire et où je me posais des questions sur ma féminité. Leur indépendance, leur puissance et leur vulnérabilité servent de miroir à mon propre cheminement introspectif en tant que femme, dans cette dualité entre force et fragilité. J'ai commencé à les photographier et à les étudier de très près. Ce sont toutes des femelles, et je compte y ajouter un mâle... mais je ne suis pas encore prête!*», conclut-elle, amusée. ●

Fisheye Immersive

Connaissez-vous la newsletter éditoriale de *Fisheye Immersive*, le média entièrement dédié aux arts numériques ?

Déjà 13 000 abonnés.es

2 fois par mois, découvrez :
l'actualité de la scène des arts numériques,
les rendez-vous à ne pas manquer, ici et ailleurs,
le portrait d'un artiste émergent.e repéré.e
par la rédaction, une interview inédite...

Réalité augmentée
Réalité virtuelle
Réalité mixte
Intelligence artificielle
360°
NFT
3D
Crypto art
Pixel art
Mapping vidéo
etc.

Abonnez-vous



Agenda

Texte et sélection : Éric Karsenty

Sophie Zénon, *Bunias orientalis L. (Bunias d'Orient ou Roquette d'Orient)*, 2023.

①

Art Paris

04.04 → 07.04

Paris (7^e)

Grand Palais éphémère

La 26^e édition de la foire Art Paris se présente dans une forme olympique avec une sélection de 136 galeries d'art moderne et contemporain issues de 25 pays. Avec au programme deux thématiques : « Fragiles utopies. Un regard sur la scène française », et « Art & Craft », portées respectivement par les commissaires d'exposition invités Éric de Chasse et Nicolas Trembley. De nombreuses galeries photo sont également de la partie : Binome, Bigaignon, Camera Obscura, Clémentine de la Féronnière et la galerie XII, qui consacre un solo show au très beau travail de Sophie Zénon.

www.artparis.com



Alice Pallot, série *Algues maudites, a Sea of Tears*.



②

Algues maudites, a Sea of Tears
Alice Pallot

11.04 → 27.04

Paris (10^e)

Fisheye Gallery

« Je veux donner des clefs de lecture aux spectateur·ice·s pour qu'ils s'investissent du questionnement essentiel sur la préservation des écosystèmes face à leur exploitation et au déclin imminent de la biodiversité, explique Alice Pallot dans ce nouveau volet de son travail sur les « algues maudites ». Je veux informer et vulgariser certaines données, car je pense que beaucoup d'études scientifiques sont impénétrables. J'essaie donc de les rendre plus accessibles », conclut la jeune artiste belge.

www.fishevegalerie.fr



Daria Svertilova, série *Maisons éphémères* sur les résidences étudiantes en Ukraine.

③

*100 % L'expo,
un panorama
de la jeune création*

27.03 → 28.04

Paris (19^e)

Grande Halle
de La Villette

C'est déjà la 6^e édition de ce rendez-vous qui met en lumière des jeunes artistes sortant d'écoles d'art françaises. On pourra en découvrir une cinquantaine sur 3 500 m² dans une scénographie composée d'éléments de récupération des manifestations précédentes. Parmi les nouveaux talents, on verra notamment les images de Daria Svertilova, qui a photographié les résidences étudiantes en Ukraine «*parce qu'elles représentent la coexistence de l'héritage soviétique et la nouvelle génération proeuropéenne*». Zoé Chauvet présente pour sa part *Altær*, «*un projet photographique né de la volonté de faire le portrait de personnes qui s'interrogent sur leur genre et leur rapport à l'identité*». www.lavillette.com/programmation/100-l-expo_e1862

④

Circulation(s)
Festival de la
jeune photographie
européenne

06.04 → 02.06

Paris (19^e)

Centquatre

Le rendez-vous de la photographie émergente propose une 14^e édition, toujours dans le bel espace du Centquatre-Paris, sous la direction artistique du collectif Fetart. En plus d'un focus sur l'Ukraine (à travers quatre regards), la manifestation expose 24 artistes de 14 nationalités. Accompagnant l'exposition, une série de rendez-vous (lectures de portfolios, master class, Little Circulation(s), studios photo...) jalonne les deux mois de l'événement. www.festival-circulations.com



Yevheniia Laptii,
«*Okolotok*» *When Scary
Tales Turn into Reality*.

Paolo Roversi, *Sacha, Yohji Yamamoto*, Paris, 1985.

⑤

Paolo Roversi

16.03 → 14.07

Paris (16^e)

Palais Galliera
Musée de la mode

140 œuvres pour parcourir cinquante ans de production de l'un des plus grands photographes de mode, qui a travaillé avec les plus prestigieux magazines (*Vogue* France et Italie, *Égoïste*...) et les plus grands créateurs (Yohji Yamamoto, Romeo Gigli, Rei Kawakubo...). Placée sous le commissariat de Sylvie Lécailler, chargée de la collection photographique du Palais Galliera, l'exposition s'accompagne d'un précieux catalogue édité par Paris Musées (45 €).

www.palaisgalliera.paris.fr



Jean Gaumy, *Vers le col de la Cavale, via Val Stura*, 2006, Piémont.



⑥

D'après nature
Jean Gaumy



13.04

Paris (3^e)

Galerie Sit Down

Le photographe de Magnum, qui nous avait habitués à des travaux tournés vers l'humain, s'est orienté avec cette série vers la nature, et particulièrement la montagne. Il a parcouru les Alpes en solitaire, pour les photographier en noir et blanc et moyen format. Basculant souvent son boîtier pour abolir l'horizon et gommer toute perspective, ses compositions se présentent comme des surfaces graphiques, à la limite de l'aride. Des images où le regard s'égarer avec délectation, des espaces de méditation comme autant de jardins zen pour l'œil.

www.sitdown.fr

⑦

*Tina Modotti,
l'œil de la révolution*

↓
12.05Paris (1^{er})

Jeu de Paume

Pour son 20^e anniversaire, le Jeu de Paume propose une saison exclusivement composée de monographies de grandes figures féminines. Et c'est l'œuvre de Tina Modotti qui ouvre le bal avec une rétrospective rassemblant 240 tirages balisant l'ensemble de son parcours. «*Je ne cherche pas à produire de l'art mais des photographies honnêtes, sans avoir recours à des truquages ou à des artifices, alors que la majorité des photographes continuent à rechercher des effets artistiques ou à imiter d'autres expressions plastiques. Cela donne un produit hybride, qui ne nous permet pas de distinguer dans l'œuvre sa caractéristique la plus significative : sa qualité photographique*», précise l'artiste dans son ouvrage *Sobre la fotografía*, en 1929.

www.jeudepaume.org



Tina Modotti, *Mains tenant un manche de pelle*, vers 1926-1927.

Sandra Mehl, *Maïssa converse avec un ami dans le RER D, qui relie Corbeil-Essonnes à Paris en 45 min, le 23 juillet 2022*, série *L'amour en cité*.



⑧

*La France sous leurs yeux
200 regards de
photographes
sur les années 2020*

19.03 → 23.06Paris (13^e)Bibliothèque nationale
de France

La Bibliothèque nationale de France (BnF) et le ministère de la Culture ont passé en 2021 une grande commande à 200 photographes «*pour établir un panorama de la France au sortir de la crise sanitaire liée à la pandémie de Covid-19*». Cette exposition propose un extrait des 200 reportages réalisés; l'occasion de faire un tour d'horizon assez large de la production contemporaine en près de 500 clichés, avec une prédilection pour les écritures journalistique et documentaire. L'exposition, présentée sous le commissariat d'Héloïse Conésa et Emmanuelle Hascoët, est accompagnée d'un catalogue de 496 pages (éditions BnF, 49 €).

www.bnffr

⑨

Rencontres de la jeune photographie internationale

05.04 → 25.05

Niort (79)

Villa Pérochon

Trente ans! C'est le temps d'une génération. Celle de plusieurs centaines de photographes qui sont passé·e·s par ce lieu inventif et généreux développé par Patrick Delat, son infatigable directeur artistique, qui signe cette année sa dernière édition. Un anniversaire résolument tourné vers l'avenir pour interroger, à travers huit propositions, les questions qui animent le 8^e art, des problématiques écologiques à l'intelligence artificielle. L'occasion de croiser de nouveau les recherches d'Alice Pallot, qui sera également présente à la Fisheye Gallery, à Paris.
www.cacp-villaperochon.com



Marine Combes, *L'arche crépusculaire, le bal rouge*, série *Le Manifeste rouge*.



© MARINE COMBES. © BRENDAN BARRY, COURTESY DE L'ARTISTE.

⑩

La rose est sans pourquoi



11.05

Rouen (76)

Centre photographique
Rouen Normandie

« *La rose est sans pourquoi, fleurit parce qu'elle fleurit. N'a souci d'elle-même, ne désire être vue.* » La phrase empruntée au poème du moine Angelus Silesius, auteur allemand du 17^e siècle, donne son titre à cette exposition rassemblant neuf artistes qui font de la fleur un motif récurrent de leur œuvre. De Sarah Moon à Valérie Belin – entrée à l'Académie des beaux-arts à la section photographie en janvier dernier – en passant par Jean-Vincent Simonet ou Grégoire Alexandre, « *chacun et chacune puisent aux sources de leurs moyens d'expression pour faire advenir, comme par empathie, une rencontre avec cette fleur décidément indifférente, libre, évanescence* », précise le texte d'ouverture.
www.centrephotographique.com

Brendan Barry, *Labyrinth dahlia*, 2022.



Photographe inconnu.

⑪

Will Write Soon

Photos postales du « nouveau » monde

↓
16.06

Guingamp (22)

Centre d'art Gwinzegal

À mi-chemin entre photos argentiques et cartes postales, des images circulent entre les villages d'Amérique du Nord au début du 20^e siècle. « Envoyer une image de chez soi, une photographie que l'on a faite soi-même ou dont on a fait l'acquisition auprès d'un photographe de passage ou établi dans le village : cette pratique connaît un engouement populaire extraordinaire entre 1905 et 1915 dans les zones rurales de l'Amérique profonde », explique Luce Lebart, qui signe le commissariat de cette exposition basée sur la collection de David Thomson. Des « souvenirs timbrés » comme autant d'ancêtres des posts Instagram. www.gwinzegal.com

⑫

Perspectives #23↓
31.03

Strasbourg (67)

La Chambre

Angéline Girard,
série *Prendre racine*, 2023.

L'exposition présentée à la Chambre met en avant les travaux de cinq jeunes auteur.ice.s ayant bénéficié d'un programme d'accompagnement développé par la structure strasbourgeoise. Durant un an, Christopher Barraja, Emma Cossée Cruz, Safia Delta, Angéline Girard et Loïc Laforge ont suivi un module de formation qui aborde plusieurs aspects de l'activité de photographe : techniques de création et de diffusion, spécificités juridiques, sociales, fiscales et budgétaires. Ils ont pu rencontrer de nombreux.uses professionnel.le.s : curateur.ice.s, éditeur.ice.s, responsables de collections, agents, régisseur.euse.s, médiateur.ice.s, iconographes... www.la-chambre.org



Sladjana Stankovic, série *La Douce*.

13

Itinéraires des photographes voyageurs

03.04 → 28.04

Bordeaux (33)

La 33^e édition du festival bordelais présente cette année une dizaine de photographes dans sept lieux, avec une forte présence du noir et blanc. Patrick Cockpit nous entraîne dans une dystopie à travers des villages hantés par les fantômes du franquisme, Céline Clanet nous plonge au cœur de forêts où elle prélève des micrographies d'éléments organiques étonnants, pendant que Cécile Genest s'intéresse aux composantes de la biodiversité sur les rives de la Loire, notamment. www.itiphot.com

14

Lorsque la photo raconte le monde
Pascal Maitre



05.05

La Seyne-sur-Mer (83)

Villa Tamaris

Le cadre prestigieux de la Villa Tamaris, près de Toulon, était particulièrement adapté pour accueillir cette rétrospective de Pascal Maitre. Le célèbre photoreporter y présente quarante ans de travail. On y retrouvera ses images sur l'Afghanistan et la Russie, ainsi que ses plus beaux reportages sur l'Afrique, notamment son travail sur les Peuls, pour lequel il a reçu le prix de l'Académie des beaux-arts. www.villatamaris.fr

Pascal Maitre, *Mine d'or de Tagharaba, Niger, 2017.*



Jaisingh Nageswaran, *The Fish Tank*,
série *I Fell Like a Fish*.

15

Kyotographie

13.04 → 12.05

Japon

La 12^e édition du plus grand festival de photographie de l'archipel tient toutes ses promesses en programmant 13 expositions explorant le thème de la source. «*La source est le commencement, l'origine de toute chose, la création de la vie, le lieu du conflit ou de la liberté, l'espace où quelque chose se trouve, naît ou se crée*», déclarent Lucille Reyboz et Yusuke Nakanishi, cofondateurs de Kyotographie. Le programme permet de faire (re)découvrir des grandes signatures internationales – Claudia Andujar, Lucien Clergue, Viviane Sassen, James Mollison, notamment – et des créateurs japonais de premier ordre comme Kikuji Kawada, Tetsuo Kashiwada, Rinko Kawauchi, Tokuko Ushioda... La programmation fait aussi la part belle à la photographie émergente avec KG+, un rendez-vous riche de découvertes.

www.kyotographie.jp/en



Jeff Wall, *The Thinker*, 1986
(Le Penseur).



16

Jeff Wall



21.04

Suisse

Bâle

Fondation Beyeler

Cinq décennies de création de l'artiste canadien sont à découvrir au fil de la cinquantaine de clichés présentés à la Fondation Beyeler. «*Les images de Jeff Wall évoluent entre instantané documentaire, composition cinématographique et invention poétique libre, confrontant les spectateur·ice·s à une vaste palette de sujets et de thèmes, à la beauté et à la laideur, à l'ambiguïté et à l'inconfort, souligne le texte de présentation. Beaucoup de ses photographies sont des images construites impliquant une préparation longue et minutieuse, une collaboration avec des acteur·ice·s et un important travail de postproduction. Comme des images de films, ses compositions semblent saisir un instant en train de se dérouler – l'avant et l'après demeurent hors-champ.*»

www.fondationbeyeler.ch

NEW YORK

AWARDS CEREMONY

JUNE 6, 2024

BEST EMERGING TALENT AWARDS

LE BOOK x Moniker.

CALL FOR SUBMISSIONS

PHOTOGRAPHY
ILLUSTRATION
FASHION DESIGN

STYLING
VISUAL EFFECTS
CONTENT CREATION

Prize per category:

**EMERGING TALENT
\$10,000**

**NEW TALENT
\$15,000**



LEBOOKCONNECT



LEBOOKCONNECT



LE BOOK



PARTICIPATE

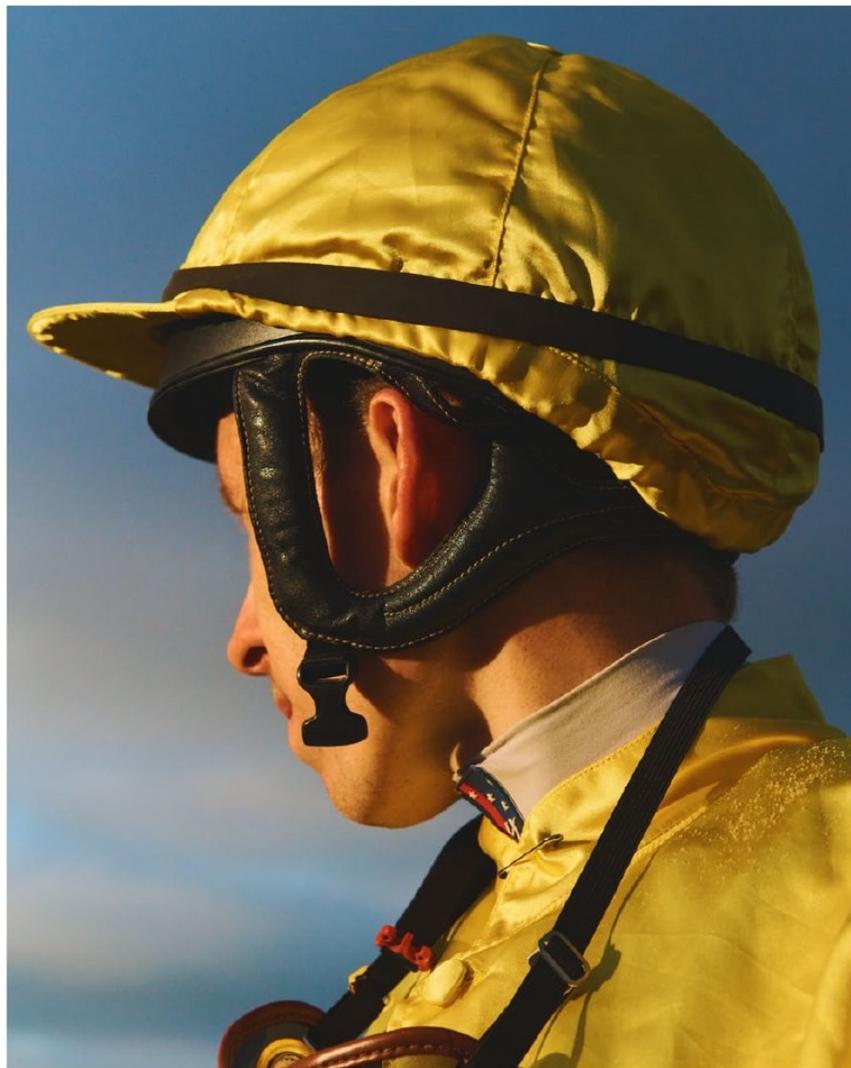
Décathlon en mode travelling

À l'occasion des Jeux olympiques d'été, la RATP invite de nouveau *Fisheye* à mettre en avant les talents émergents du 8^e art. Les 10 photographes exposé-e-s dans 13 stations du réseau revisitent l'image du sport de manière ludique, joyeuse et colorée. Comme un décathlon onirique qui vous conduira, au fil de vos déplacements, dans des univers surprenants.

Texte : Éric Karsenty

Après avoir exposé une dizaine de jeunes auteur.ice-s à l'occasion du 10^e anniversaire du magazine l'an dernier, la RATP invite de nouveau *Fisheye* en cette année olympique pour explorer l'image du sport au prisme des photographes émergent.e-s. Les dix regards retenus pour ce grand travelling traversant pas moins de treize stations vous réservent de belles découvertes. L'opération est labellisée Olympiade culturelle : cette programmation explore les liens entre l'art et le sport, mais aussi des valeurs comme l'excellence, l'inclusion, la diversité culturelle et l'universalisme. Vous pourrez ainsi, jusqu'au 5 juin, découvrir le travail de Pelle Cass, qui traduit l'énergie du jeu en un ballet synchronisé de mouvement et de passion, suspendant ces moments fugaces dans une éternité visuelle. Ses milliers de clichés assemblés en un *time-lapse* immobile nous entraînent dans un tourbillon étrange et dionysiaque. Dans un autre rapport au mouvement, les photos de Cait Oppermann – saisies sur le vif ou dans le flou – recomposent, fragment après fragment, une chorégraphie qui nous hypnotise. Véritables épures graphiques, les clichés d'Anthony Blasko hissent le geste sportif au rang d'œuvre d'art. En équilibre dans le bleu du ciel, ses plongeurs nous transportent dans une autre dimension. Native du Pays de Galle, Eva Watkins s'intéresse, elle, aux gens, à leurs histoires et leur rend hommage à travers des images qui sont autant de moments de partage. Ancien sportif de haut niveau,

Eddy Hardouin, jockey, 2020.



Benjamin Malapris

Photographe français diplômé de l'école des Gobelins,
Benjamin Malapris est aussi éditeur photo
des éditions Entorse et de la revue *Fulgurances*.
www.benjaminmalapris.com

« Courts 02.3 », *Courts*,
2011-2015.



Ward Roberts

Né en Australie, Ward Roberts se passionne pour le sport à Hong Kong, passant des heures sur des terrains qu'il photographiera par la suite. Il est aujourd'hui basé à New York. www.ward-roberts.com

Guillaume Martial mène quant à lui une recherche sur l'espace et son appropriation, dans la tradition du cinéma burlesque. Dans ses images, où il se met en scène, il nous propose une nouvelle lecture de la photographie de sport, poétique, décalée et pleine d'humour.

Atmosphère psychédélique

C'est vers le surréalisme que nous entraîne Andrea Koporova, avec une œuvre singulière aux couleurs acidulées. Ses architectures sophistiquées composent un univers parallèle à l'atmosphère psychédélique. Passionné lui aussi par la couleur, Benjamin Malapris incarne la puissance du sport, révélant la persévérance et la détermination des athlètes. Dans sa série *Imilla*, Luisa Dörr montre de jeunes skateuses de Cochabamba, en Bolivie, qui pratiquent leur sport en habit traditionnel et revendiquent avec fierté leur appartenance

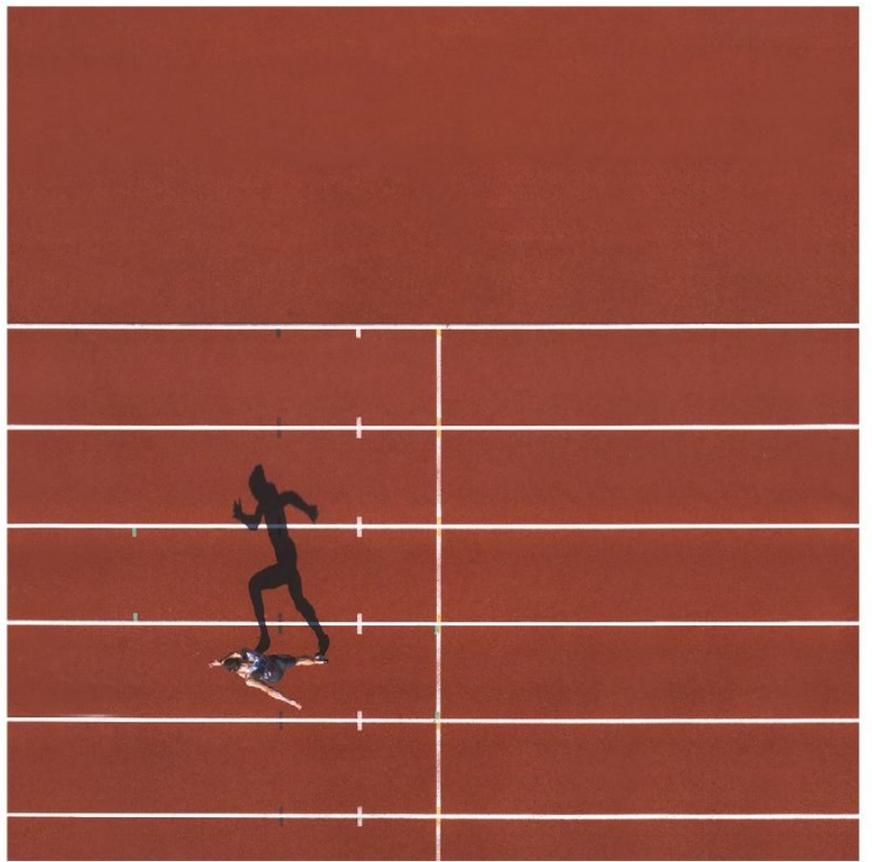
aux populations indigènes. La photographe participe ainsi à faire de leur lutte une puissante avancée culturelle. Avec une maîtrise de la composition et de l'esthétique, Brad Walls transforme les moments sportifs en véritables œuvres d'art. Il saisit avec grâce et de manière étonnante la force et l'émotion des athlètes. Enfin, photographiant les terrains de sport en mettant l'accent sur leurs qualités graphiques et chromatiques, Ward Roberts compose ses images dans de subtiles et chatoyantes couleurs pastel, que vient contaminer tout un fourmillement de détails.

Les dix auteur·ice·s sélectionné·e·s nous permettent d'oublier l'image classique du sport. Leurs pas de côté toniques, décapants – et si l'on ose : olympiques – nous révèlent des dimensions insoupçonnées. Leurs travaux hissent haut les couleurs de la créativité et installent au sommet du podium la force de curation de *Fisheye*, qui depuis onze ans révèle des auteurs qui donnent à voir le monde différemment. ✕

Brad Walls

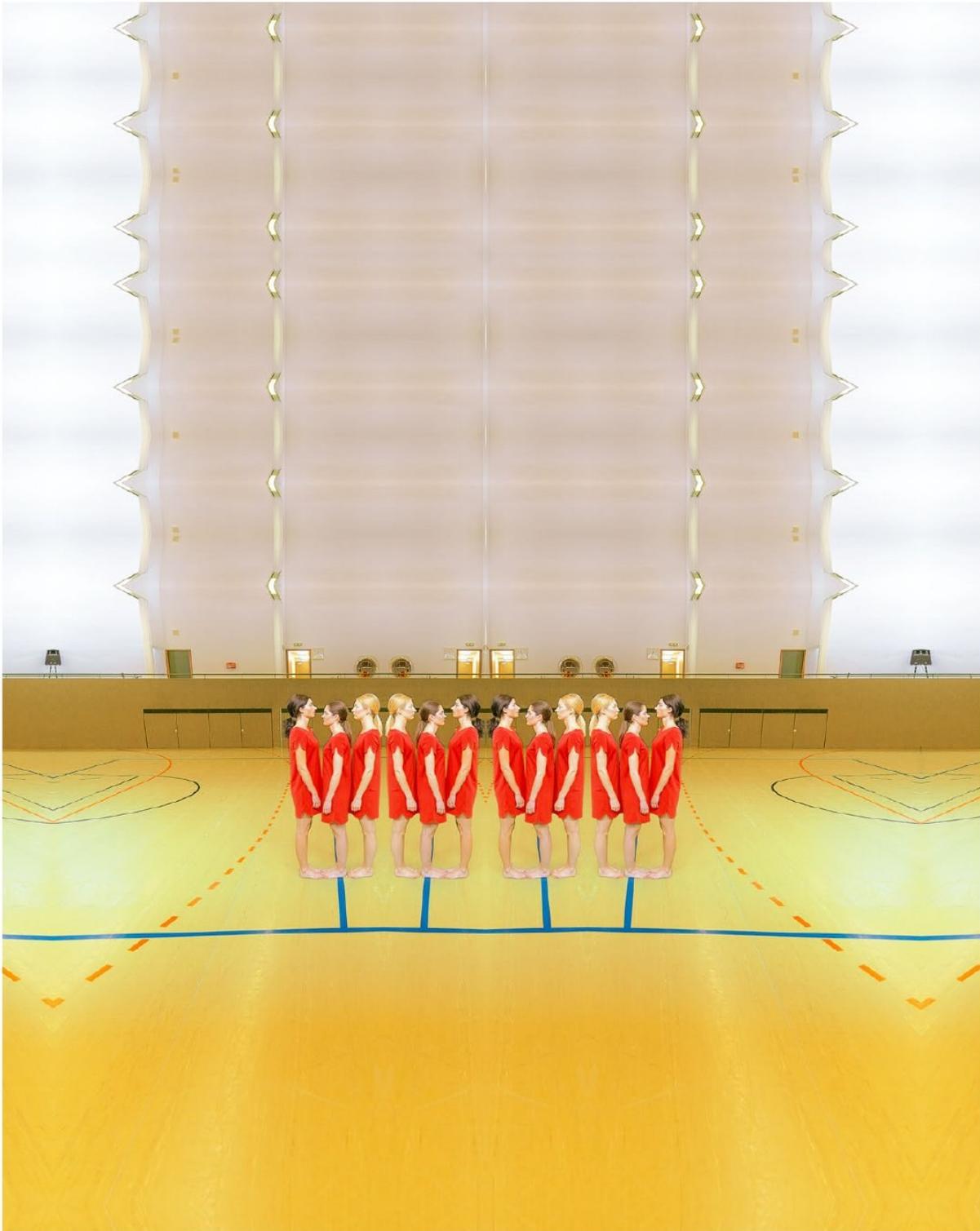
Né à Sydney en 1992, Brad Walls excelle dans l'art de capturer l'harmonie entre le mouvement et la beauté du sport. Il saisit la grâce, la force et l'émotion des athlètes de manière unique.

www.brads canvas.com



«Human Form»,
Track, 2022.

«Lay Up»,
Courts, 2021.



The Gym, 2020.

Andrea Koporova

Photographe autodidacte et directrice artistique basée en Autriche, Andrea Koporova est née en Slovaquie en 1979.

Son travail évoque des expériences humaines qui conduisent le spectateur à s'interroger sur son propre parcours.
www.andreakoporova.com

Pelle Cass

Photographe de Brookline, Massachusetts, Pelle Cass compose sa série *Crowded Fields* en compilant des milliers de clichés pris dans des piscines, des terrains et des stades autour de Boston, où il vit aujourd'hui. www.pellecass.com

«Dartmouth Basketball, Close»,
Crowded Fields, 2019.

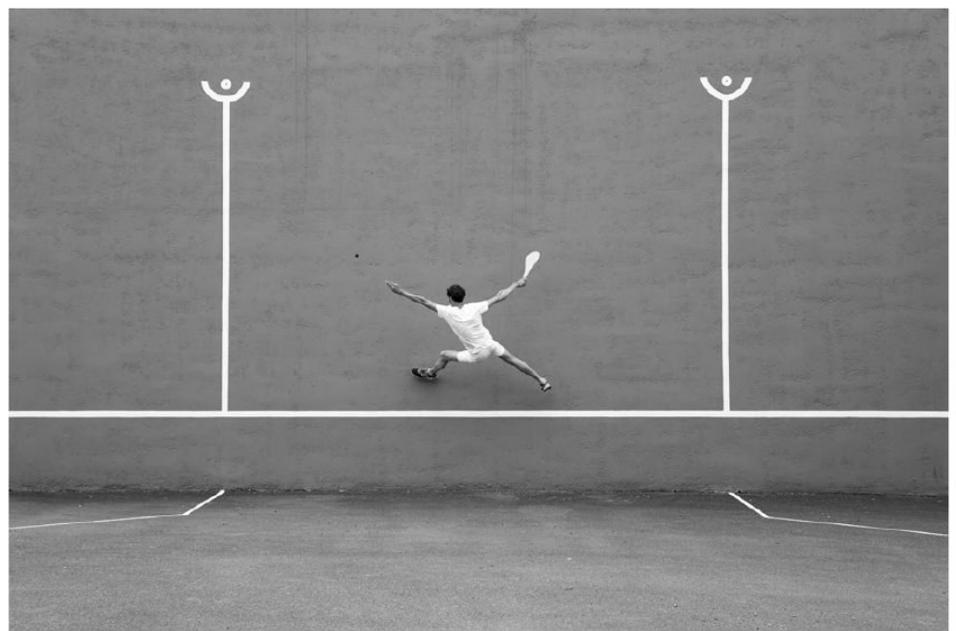


«Le golf», *Folding*, 2016.



Guillaume Martial

Né à Caen en 1985, Guillaume Martial est un artiste visuel, photographe et vidéaste français. Sa série *Folding* est un travail sur l'espace sportif et son appropriation corporelle. www.guillaumemartial.fr



«Le saut», *Folding*, 2016.

Synchronised Swimming, 2019.



Eva Watkins

Née en 1998, Eva Watkins est une photographe portraitiste et documentaire originaire du Pembrokeshire, dans le sud-ouest du pays de Galles. Elle est aujourd'hui installée à Londres.

www.evawatkins.co.uk



Imilla, 2021.



Luisa Dörr

Brésilienne née en 1988, Luisa Dörr utilise le portrait pour créer des récits qui explorent le paysage humain féminin. Ses jeunes skateuses de Cochabamba revendiquent, à travers une pratique de leur sport en habit traditionnel, leur appartenance aux populations indigènes.
www.luisadorr.com

Imilla, 2021.



New Jersey, 2016.

Expo
RATP
×
Fisheye
magazine
↓
05.06

Cait Oppermann

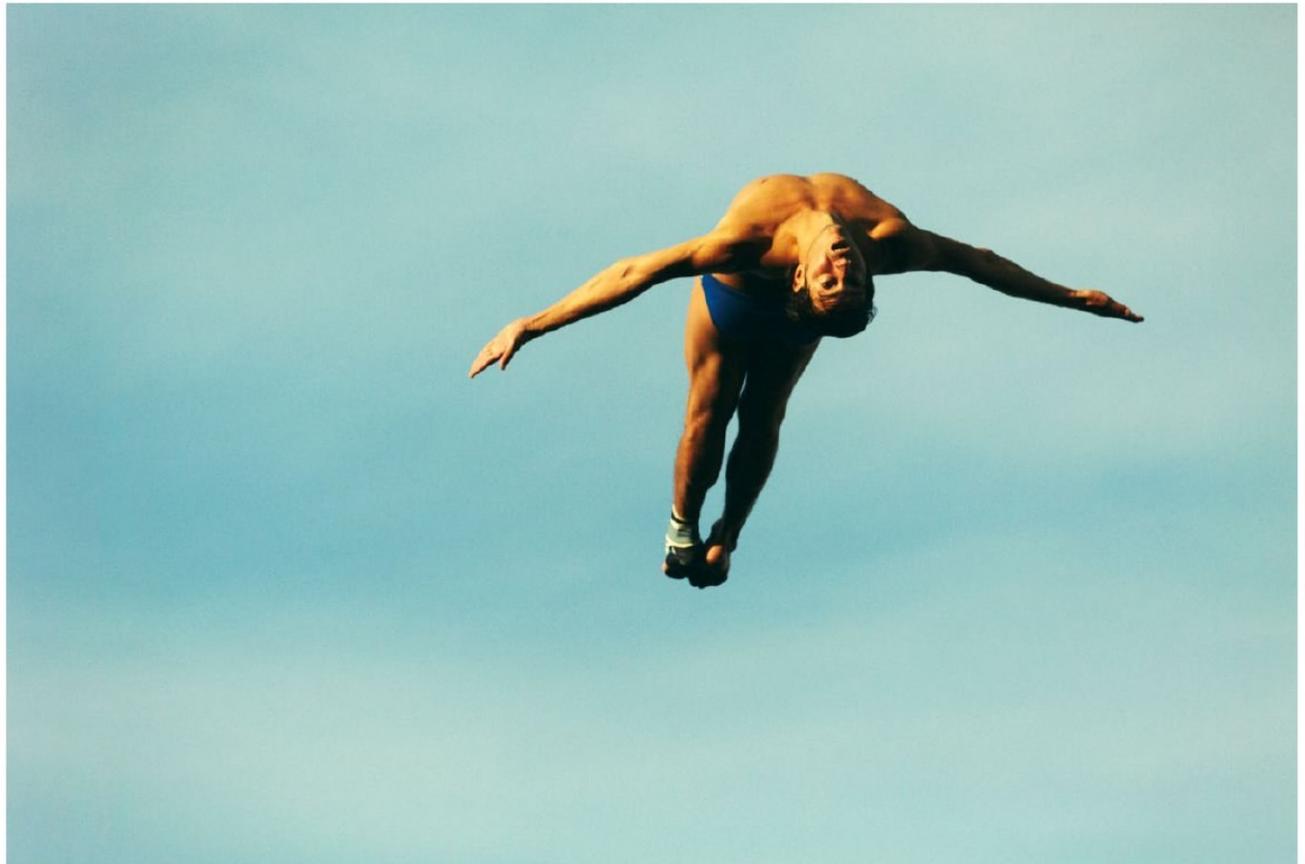
Basée à New York, Cait Oppermann travaille dans le domaine de la photographie éditoriale et commerciale. Elle collabore avec Nike, Google, *The Fader*, *GQ*, *The New Yorker* et *Wired*, notamment.
www.caitoppermann.com



Maryland, 2018.

Anthony Blasko

Anthony Blasko est un photographe américain qui a pour signature la capture du mouvement et du détail dans le quotidien.
www.anthonyblasko.com



13 STATIONS

Bastille
Bréguet-Sabin
Charles de Gaulle-Étoile
Châtelet-Les Halles
Franklin D. Roosevelt
Gare de Lyon (ligne 14)
Gare de Lyon (RER A)
George V
Hôtel de Ville
La Chapelle
Madeleine
Montparnasse-Bienvenüe
Pyramides

10 ARTISTES

Anthony Blasko
Pelle Cass
Luisa Dörr
Andrea Koporova
Benjamin Malapris
Guillaume Martial
Cait Oppermann
Ward Roberts
Brad Walls
Eva Watkins

Cliff, pour Victory Journal #14,
2018

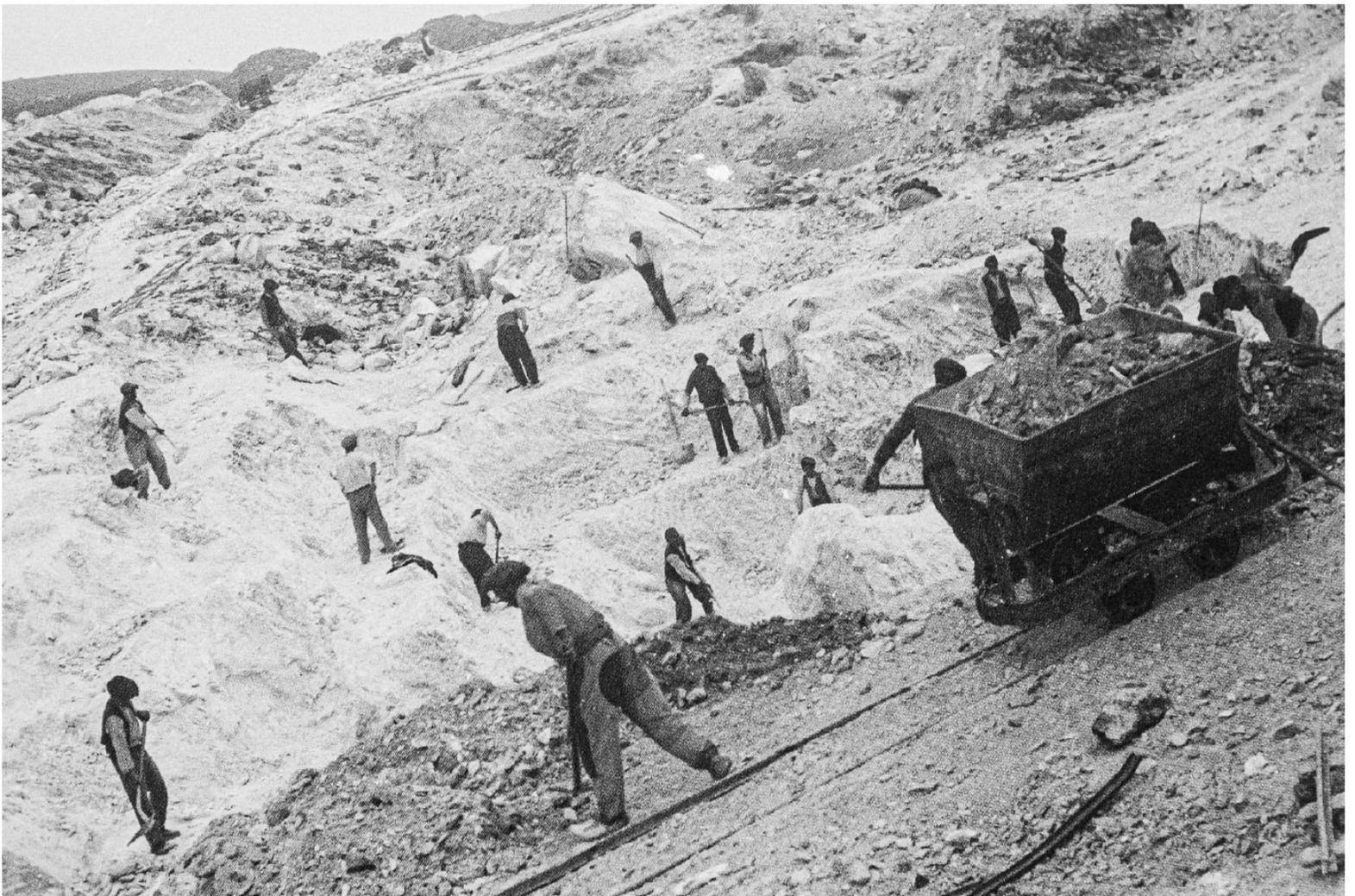
Le filon au bout de l'échec

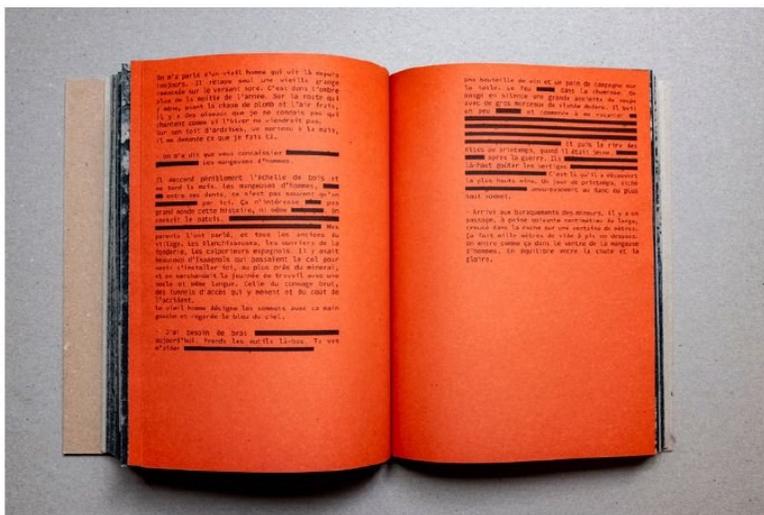
Imaginé durant une résidence de territoire au cœur du Couserans, en Ariège, *Journal des mines*, autoédité par Elie Monferier, s'impose comme un ouvrage tourné autour de la notion d'empêchement.

Texte : Lou Tsatsas

« Narration, édition, choix du format, du papier, de la reliure ou encore de la typographie... Dans l'autoédition, on maîtrise tout le processus. Progressivement, on passe de la direction artistique au graphisme pur – et les deux sont imbriqués. Si un ouvrage est un simple catalogue, avec de belles images, ça ne m'intéresse pas. Je recherche un supplément d'âme, qu'il ne possède pas lorsqu'il est réalisé de manière industrielle », déclare Elie Monferier. C'est lors d'un workshop avec Tomasz Laczny que le photographe bordelais fait ses premiers pas dans le monde de l'édition. À son contact, il se rend compte de la valeur de ces créations uniques, et de l'existence d'un public amateur de ce genre de parutions « jamais complètement reproductibles ». À l'époque, il travaille sur *Sang Noir*, une série monochrome aux contrastes bruts, pour laquelle il suit des chasseurs durant une journée. Dans l'adrénaline de la poursuite et la rudesse des bois, il capture l'*hybris* de l'Homme en lutte contre la force sauvage. La puissance narrative du projet se doit d'être préservée dans les pages d'un

livre. Tout comme *Sacre* (sa suite), nourri par l'énergie vitale des êtres sans cesse rattrapés par leur finitude. Et tout comme son premier projet, *Forever Young*, série réalisée dans la temporalité distendue des nuits sans sommeil, « influencée par Anders Petersen et Jacob Aue Sobol ». Car pour Elie Monferier, « les photographies sont au service d'une expérience – sensorielle, narrative – qui passe par le toucher et l'odeur du papier, la taille des pages, la manière de les manipuler. Il est essentiel de malmener l'image dans un ouvrage. » Une démarche viscérale, conférant à ses éditions une charge émotionnelle certaine. Comme un écho aux sujets qu'il aime illustrer. C'est dans le cadre d'une résidence de territoire organisée en Ariège par l'association Autres directions que l'artiste réalise son *Journal des mines*. « Cela arrivait à un moment où je n'avais pas fait de photographies depuis longtemps, car je travaillais sur des livres et des expositions. Et si la résidence était axée sur la recherche et l'expérimentation – je n'avais pas d'obligation de rendu – je me





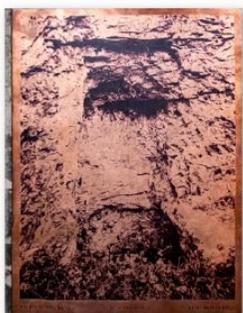
suis mis au défi de réaliser, durant ces deux semaines, un projet sous la forme d'un fanzine, par exemple. Une sorte de restitution de l'expérience», se souvient-il. En se lançant dans des recherches préliminaires, il découvre un passé industriel très riche, et l'existence de la plus haute mine d'Europe : celle du Mail de Bulard. « Une dimension à la fois vertigineuse et héroïque entourait cette mine nichée à 2700 mètres d'altitude », précise l'auteur. Mais, une fois sur place, la neige l'empêche de s'y rendre. « De nature obstinée, j'ai voulu visiter d'autres mines, situées plus bas dans la vallée, pour continuer mon projet coûte que coûte. Mais pendant deux semaines, je n'ai été confronté qu'à des sites fermés, oubliés, ou perdus dans la végétation. Je n'ai, au final, rencontré que l'absence et l'échec », poursuit-il. Un motif qui lui inspire un concept graphique. C'est donc l'empêchement qui rythme la réalisation de l'ouvrage : doublées, les pages ne révèlent qu'en partie des archives, à peine discernables lorsqu'on essaie de les plier. D'autres images courent sur deux pages, par défaut coupées en leur centre. Même le texte qui accompagne les clichés – « dans lequel j'établis un parallèle entre l'action de miner et la recherche photographique, et m'interroge sur ce qu'on trouve au bout de l'échec », explique Elie Monferrier – est truffé de barres noires venant censurer des extraits, rendant la lecture impossible. Jusqu'au point final, la production se révèle laborieuse. « C'est le livre le plus difficile que j'ai réalisé. Pour les précédents, j'avais eu recours à des prestataires au moment de l'impression. Là, j'ai tout fait à l'aide d'une machine qui n'est pas faite pour encaisser de trop grandes quantités de tirages », précise l'auteur.

Des ruines d'une autre vie

Chaque exemplaire nécessite six heures de travail. Une confection chronophage résonnant avec le fil rouge de son récit : un processus lent, un parcours semé d'embûches. Le résultat est là ; des images d'archives lissées par un noir et blanc les enfermant dans le passé aux paysages hivernaux sublimes par des teintes bleutées, des ruines d'une autre vie au rien qui la représente maintenant, du cuivre lourd de la couverture aux gravures, des fragments littéraires aux intérieurs austères qu'arpente le photographe, *Journal des mines* dit l'absence et la ruine avec une finesse remarquable. Une plongée dans « ce qui est souterrain », dans l'invisible qu'on s'entête à vouloir capturer. Et, en s'emparant de l'entièreté du processus créatif, Elie Monferrier parvient à faire perdurer les sensations intenses qui habitent ses clichés, pour mieux les communiquer aux lecteur-ice-s. « J'aime les livres photo autoédités et artisanaux parce que j'ai un peu l'impression d'emporter avec moi une partie de l'artiste et du temps passé à la réalisation de son œuvre. Avec la reproductibilité technique, les œuvres ont perdu de leur aura. Grâce à l'autoédition, on revient à quelque chose d'unique. Chaque exemplaire est différent. Ce que j'aime, ce sont justement ces différences, ces imperfections, ce côté artisanal, rugueux, qui a une personnalité », explique-t-il. Une démarche qu'il applique également à d'autres pans de sa carrière. Pour 600°, exposition du collectif LesAssociés installée dans l'église Saint-Rémi de Bordeaux jusqu'au 17 mars dont il signe la direction artistique, il a imaginé un parcours aussi poignant que le sujet abordé : les incendies de l'été 2022 en Gironde. ✕

LIRE

Elie Monferrier
Journal des mines
 Autoédition limitée
 à 50 exemplaires
 112 pages, 390 €
www.eliemonferrier.com



1 Arnaud Claass
La Plénitude photographique

La nouvelle livraison d'Arnaud Claass se dégage avec gourmandise. Alternant ses observations qu'il nous offre comme autant de « photographies écrites » et ses réflexions sur le médium – nourries par une culture et une curiosité insatiables – l'auteur nous entraîne dans un tourbillon des plus stimulants. « *C'est un appel à la liberté artistique et à l'ouverture d'esprit, à la capacité d'émerveillement et à l'émergence constante de nouvelles formes d'expression* », précise son éditeur. Éd. Filigranes, 23 €, 176 pages.

2 Hervé Brusini et Frédéric Lecloux
Albert Londres et la photographie

Celui qui avait pour habitude de « *porter la plume dans la plaie* » et a donné ses lettres de noblesse au journalisme était aussi, à ses heures, photographe. Une manière de prolonger et d'apporter des preuves à ses enquêtes, et de répondre aux demandes des journaux pour lesquels il travaillait. Il est particulièrement émouvant de découvrir les photos prises au bain de Guyane, apparues récemment dans un grenier. Ce livre marque également le 90^e anniversaire du prix Albert-Londres, attribué pour la première fois en 1933. Éd. Le bec en l'air, 39 €, 128 pages.

3 Bastien Deschamps et Sophie Djigo
Penser avec la frontière

Revendiquant une pratique de la photographie comme une « géopoétique » qui aborde les questions sociales à travers le prisme du sentiment brut, Bastien Deschamps s'est lancé dans un projet en cinq chapitres explorant cinq fleuves frontières. C'est sur l'Evros, entre la Grèce et la Turquie, que nous entraîne ce premier opus dont les images au noir et blanc radical sont servies par une maquette sans concession. On trouvera également, en fin d'ouvrage, un essai de Sophie Djigo, « philosophe de terrain », qui a déjà beaucoup écrit sur les exilé-e-s. Éd. D'une rive à l'autre, 38 €, 96 pages.

Livres

4 Arno Brignon
Us

C'est un road-movie très personnel que propose Arno Brignon, qui revient des États-Unis où il a découvert Amsterdam, Berlin, Dublin, Rome et Paris... soit une douzaine de petites villes portant les noms de capitales européennes. Un voyage en famille, avec sa compagne et sa fille, mais aussi sur les traces de son père, trop souvent absent dans son enfance. Et comme pour beaucoup de photographes, se rendre aux États-Unis est l'occasion de revisiter l'histoire du 8^e art. Arno Brignon a conservé son regard empreint de poésie et nous livre dans cet ouvrage – et dans l'exposition présentée à la Galerie Le Château d'Eau, à Toulouse, jusqu'au 21 avril, un très beau récit en images, que vient souligner un carnet de bord joliment écrit. Éd. Lamaindonne et la Galerie Le Château d'Eau, 22 €, 128 pages.

7 Stéphane Duroy
Photo Poche

Ce n'est que justice qu'un opus de la prestigieuse collection Photo Poche soit consacré à ce photographe singulier qui, depuis plus de quarante ans, sillonne l'Europe et les États-Unis sur les traces des tragédies qui ont façonné le 20^e siècle. Commencé en tant que reporter pour l'agence Sipa, son parcours s'est vite émancipé de la presse et du documentaire pour évoluer vers une pratique plus personnelle et radicale, convoquant notamment ces dernières années le collage et la peinture. Éd. Actes Sud, 14,50 €, 144 pages.

5 Collectif
Mohamed Bourouissa

Publié à l'occasion de l'exposition *Mohamed Bourouissa, attracteur étrange*, présentée au LaM de Villeneuve d'Ascq (59), et de la rétrospective présentée au Palais de Tokyo (voir pp. 30-31), cet ouvrage mettant en parallèle archives et œuvres fondatrices tente de définir une « méthode Mohamed Bourouissa ». Son œuvre, toujours en évolution, se nourrit d'une dimension personnelle primordiale. Le livre contient de nombreuses contributions ainsi qu'un entretien avec Hugo Vitrani, le commissaire de l'exposition au Palais de Tokyo. Éd. Dilecta avec LaM, 28 €, 160 pages (édition bilingue français-anglais).

8 Jean-Christophe Béchet
Sauvage matérialité

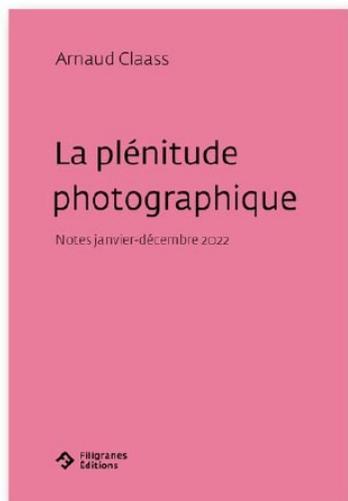
Arpenteur infatigable des villes qu'il photographie depuis des années, Jean-Christophe Béchet ne se limite pas à la *street photography*. Il explore aussi les accidents du médium depuis plus de deux décennies. C'est l'objet de cet ouvrage, qui nous offre un panorama de ses expérimentations, éclairé par un entretien de l'auteur avec Héloïse Conésá, chargée de la photographie contemporaine à la BnF. « *Je revendique une hybridation interne, autrement dit, le métissage de techniques qui sont toutes issues du monde photographique, pour un voyage dans une matière riche en potentialités* », déclare le photographe. Éd. Loco, 45 €, 132 pages.

6 Clément Chéroux
Weegee, Autopsie du spectacle

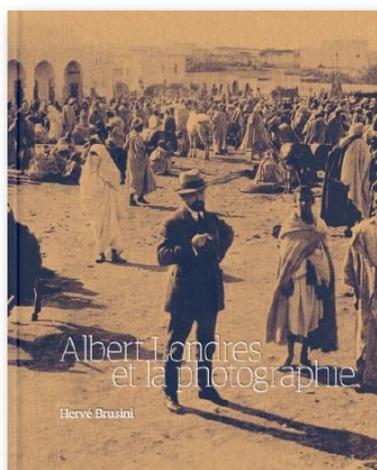
Accompagnant l'exposition présentée à la Fondation Henri Cartier-Bresson jusqu'au 19 mai, ce livre reprend l'approche de Clément Chéroux, qui analyse l'œuvre de Weegee comme une préfiguration de la critique de la « société du spectacle » par l'Internationale situationniste. On retrouve ainsi la cohérence du parcours du photographe, dont la seconde partie du travail, sur les personnalités, a souvent été minorée. Cet ouvrage s'enrichit également des contributions de Cynthia Young, Isabelle Bonnet et David Campany. Éd. Textuel, 55 €, 208 pages.

9 Édouard Caupeil
Illusion

En 1887, le projet d'une ville, Mound Bayou, gérée et administrée par des Noirs au cœur du Mississippi raciste et ségrégationniste, se fait jour. Le photographe Édouard Caupeil et le journaliste Nicolas Bourcier sont partis le long de la route 61, la route de la grande migration et de l'émancipation pour les Noirs du Sud. Ils nous rendent compte « *des stigmates du racisme où se révèlent les espoirs déçus, les multiples illusions de solutions, mais aussi la résistance sourde du Sud à tout changement, un arrêt sur image à contretemps dans l'Amérique d'Obama* », précise l'éditeur. Les images du photographe sont finement mises en perspective par son journal de bord et par le reportage de son binôme journaliste. Éd. Contrejour, 40 €, 128 pages.



1

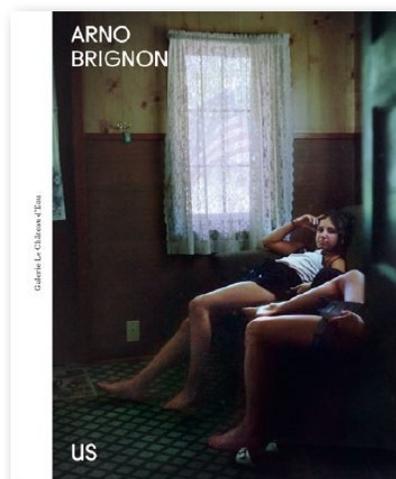


2

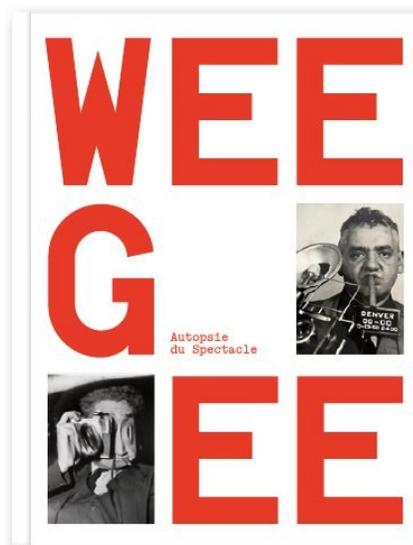


3

5



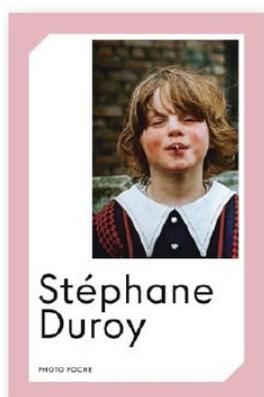
4



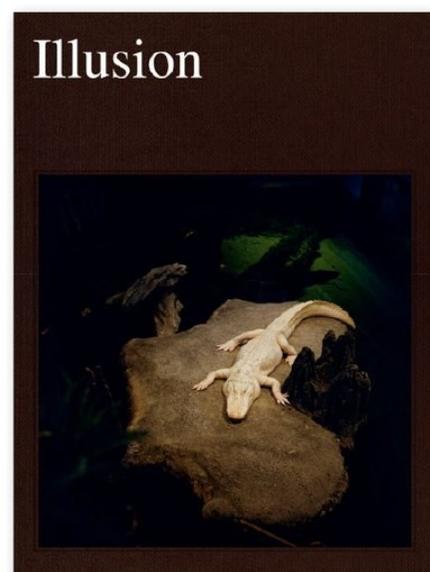
6

9

7



8



Focus, les photographes en VO

Depuis deux ans, Focus s'attache à raconter des histoires : celles qui enrichissent les séries des photographes publi.e.s dans nos pages. À l'occasion de cet anniversaire, retour sur ce qui fait la richesse de ces films photographiques.

www.fisheyemagazine.fr/format/focus

Texte : Lou Tsatsas

Comment permettre à nos lecteur.ice.s de découvrir les dessous d'une image, ou même d'une série? Quelle plateforme donner aux photographes pour qu'ils et elles puissent incarner leurs projets? Lancé il y a deux ans, le format Focus est né d'une envie de raconter des histoires – celles qui alimentent les travaux des artistes que l'on affectionne. À la croisée d'un film photographique et d'un podcast, Focus nous plonge dans l'univers d'un.e auteur.ice. Guidé.e par sa voix dans une mosaïque de clichés, on découvre son processus créatif avant d'examiner, à la loupe, trois photographies emblématiques de son travail. Une invitation à s'immerger dans les influences, les fulgurances ou les (més)aventures qui provoquent l'inspiration.

Complots, ovnis et LSD

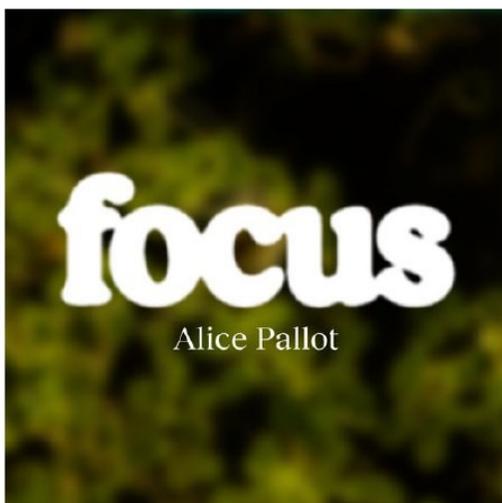
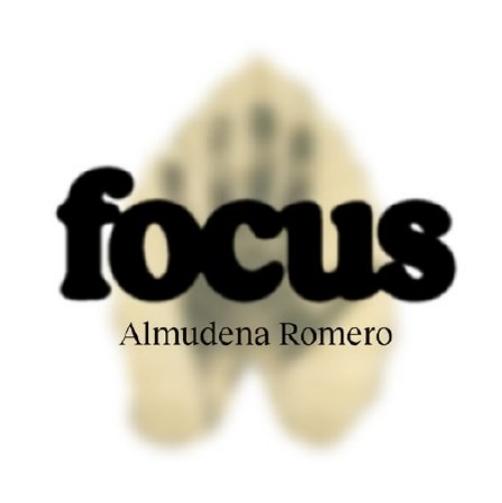
Depuis 2022, 70 épisodes ont été mis en ligne. Une collection regroupant des écritures et des thématiques aussi différentes que passionnantes. Focus nous a fait voyager en Corée du Nord, au Guatemala, en Finlande, au Pakistan ou même sur l'île la plus isolée au monde, en plein milieu du Pacifique. Au fil des vidéos, nous avons découvert des religions futuristes inspirées par la science-fiction, aperçu des ovnis, déjoué des complots conspirationnistes, ressenti les conséquences d'une prise excessive de LSD, vécu l'effroi d'un kidnapping comme les émois d'une soirée érotique et vampirique, connu l'effervescence d'un match de catch et l'ivresse d'une tournée des bars, ou même été tentés d'élucider une chasse au trésor. Mais Focus s'impose également comme une manière de mettre en lumière les thèmes atemporels qui traversent la photographie contemporaine. Ainsi, Guillaume Herbaut, Alexis Pazoumian ou Michel Slomka nous parlent des guerres qui opposent des peuples et détruisent des territoires, tandis que Vincent Ferrané, Lorenzo Castore, Gabriel Dia et Paola Paredes donnent à voir les enjeux de la communauté LGBTQIA+. Lucie Hodiesne Darras lève les tabous sur l'autisme, et Alice Pallot souligne, dans des œuvres sublimes, l'urgence de la crise climatique – tout comme Matthieu Gafsou, inspiré par la théorie de l'effondrement. Passionné par l'histoire et son impact sur notre présent, Juan Brenner revient sur les conséquences désastreuses de

la colonisation, tandis que Marguerite Bornhauser examine des vestiges d'architecture datant du 1^{er} siècle avant Jésus-Christ. Des rencontres amoureuses et amicales aux enjeux sociopolitiques actuels, des périples d'un.e photographe averti.e – on songe à l'incroyable carrière de Christine Spengler, ou au parcours d'Alain Keler – aux expérimentations d'un.e artiste émergent.e – parmi elles-eux, Ward Long, dont l'œuvre retrace avec une extrême sensibilité sa colocation avec cinq jeunes femmes – Focus propose, à chaque épisode, une expérience singulière. Une manière unique d'aborder la photographie d'aujourd'hui, et de comprendre ce qui anime ses adeptes. ✕

Lou Tsatsas

rédatrice en cheffe web *Fisheye*

« En deux ans et 70 épisodes, Focus nous a fait voyager en Corée du Nord, au Guatemala, en Finlande, au Pakistan ou même sur l'île la plus isolée au monde, en plein milieu du Pacifique. »



Fisheye adore faire de nouvelles découvertes. Continuez à nous envoyer vos photos. Rendez-vous sur la page d'accueil de notre site et entrez votre lien dans le champ « Soumettre votre travail » ou sur Instagram. Les comptes présentés ici ont été publiés dans notre rubrique La sélection Instagram sur le site et repérés sur le réseau social grâce à #fisheyelemag.

#fisheyelemag

L'Insta des lecteurs



@callejero_edo



@charlot_t_e



@chevergreen



@d.solidakis



@davidctorza



@julien.gamarde



@letowave



@li.lilli



@nany_art



@ollie.patterson



@orangeprise



@petewands



@ph.alinaester



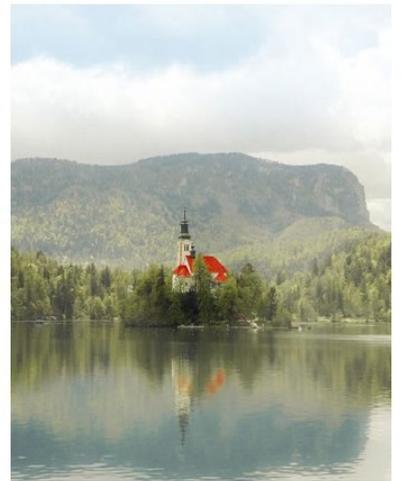
@praisejah666



@rebecxbalas



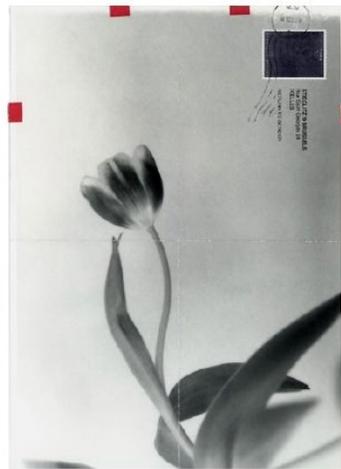
@robtennent



@robertenbalade



@tales_ofeveryday



@thomas.vandenberghe



@underthewitch

Hélène

Le coup de cœur

instagram.com/helene.amouzou

d'Eric Karsenty *Rédacteur en chef*

Amouzou

C'est une image sobre, carrée, en noir et blanc. Une femme, les yeux fermés, est assise dans une valise ouverte, vide. Le décor est dépouillé à l'extrême : un plancher en bois et, sur le mur, une tapisserie à motif floral, défraîchie. On ressent un grand vide devant cette image dont le personnage transparent – la photographe, qui réalise ici un autoportrait – apparaît comme un fantôme, laissant voir à travers son corps l'intérieur d'une valise dépourvue de tout objet. Le sentiment d'être à nu. La robe de la femme laisse ses bras et ses jambes à découvert, tandis que son regard, tourné vers l'intérieur, s'absente. Cette image nous parle d'immigration, d'exil, de solitude. Avec une économie de moyens radicale, Hélène Amouzou nous raconte une partie de

son histoire. Sa fuite du Togo, en 1992, suite aux turbulences politiques et aux engagements de son mari. Son repli au Bénin, puis en Allemagne, avec sa fille, pour revenir au Bénin. Avant de retourner en Europe, à Bruxelles, où elle réside durant vingt ans sans aucun statut officiel. En se rendant transparente, Hélène Amouzou fait exister tous les fantômes de celles et ceux qui, comme elle, sont obligés de fuir à travers le monde pour tenter d'exister. « *La photographie m'a aidée, et continue de m'aider à m'évader, à penser à autre chose qu'à ma vie de tous les jours*, déclare l'artiste, devenue citoyenne belge en 2015. *Je regarde mon passeport et ma carte d'identité et je me dis parfois : "Toute ma vie pour ça !" Je ne pense pas que je pourrais recommencer.* » X

Arnaud

Le coup de cœur



instagram.com/arnaudmann

de Lisa
Muratore

Rédactrice

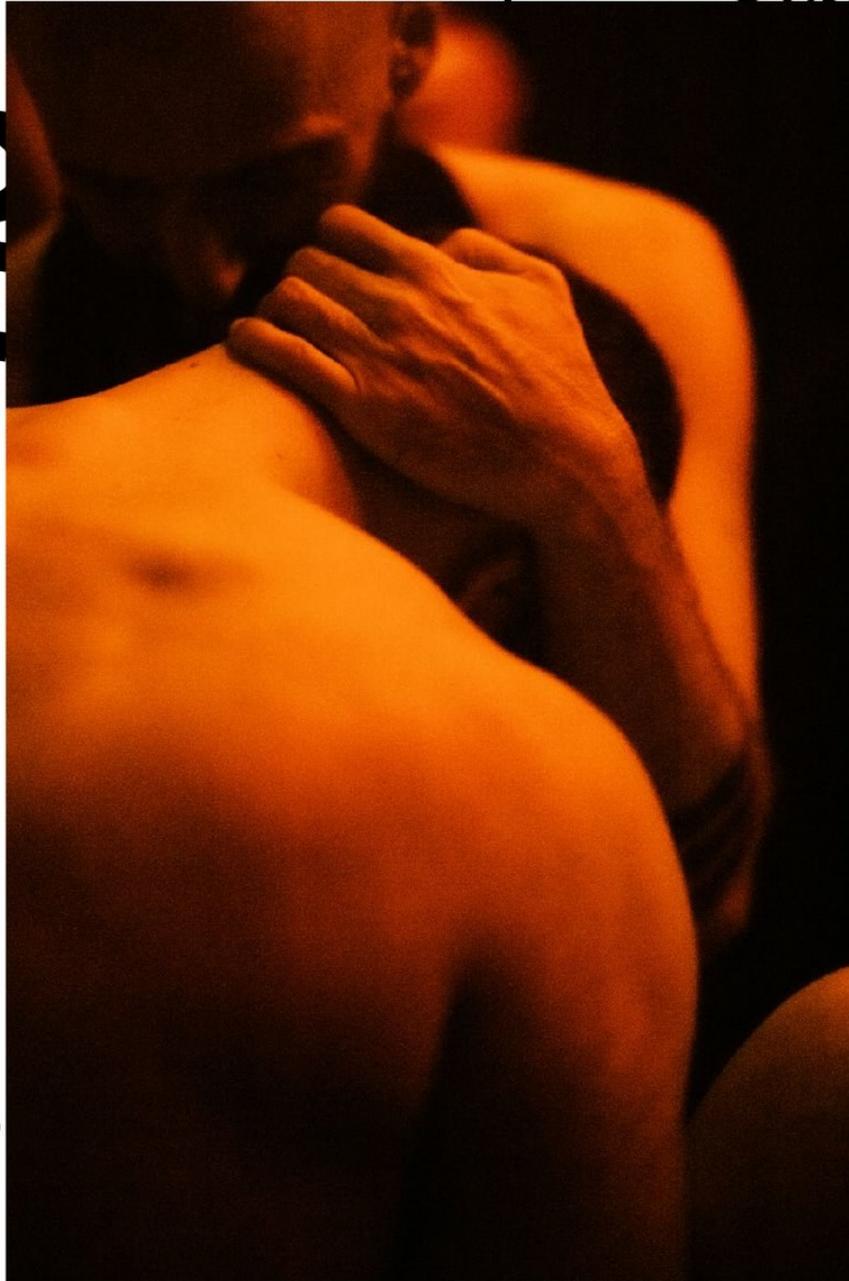
Baumann

C'est au détour d'une rue, près du Centre Pompidou, que les regards saisis par Arnaud Baumann au cours de sa carrière me happent. Jusqu'au 11 mars, le Studio Idan, à Paris, expose ses portraits iconiques : des images des plus grands artistes dont il a saisi l'âme en témoignant d'une époque. Ce travail, on le retrouve aussi dans la série *Le Palace*, où, à la manière d'un historien de la nuit, l'auteur fait revivre les années folles de ce haut lieu de la culture underground des années 1980. Le symbole d'une décadence révolue à laquelle je me prends parfois à rêver. Dans cet espace, le photographe a exercé son œil. Il capture ainsi la jouissance, l'ivresse et la joie de fêtards

qui n'ont plus besoin de se cacher. Devant l'objectif, ces anonymes s'affranchissent de toute contrainte, libres d'assumer leur délire ou de disparaître derrière les froufrous. L'insouciance de ce duo est palpable, manifeste. En les cachant, les masques de ces mousquetaires de la nuit les révèlent. L'extravagance de leur costume et leurs sourires me saisissent. En « encapsulant » une époque, Arnaud Baumann convoque une forme d'altérité qui résonne avec force aujourd'hui. Au-delà de son esthétique singulière, le photographe témoigne d'un travail qui traverse le temps et vient nous toucher avec toujours autant de grâce. ✕

Le coup de cœur

Cha



chagonzalez.com

Gonzalez

de Julia von Dorpp *Directrice artistique digitale*

De la sueur coule le long des murs, les pas de danse s'accélèrent au rythme de la musique, et les corps ne deviennent qu'un tant les stroboscopes m'éblouissent. En regardant ce cliché saisissant de Cha Gonzalez, un flot de souvenirs et d'émotions me submerge, évoquant ces soirées animées où la musique résonne et où les corps se livrent. Sa série *Abandon* (2022) ranime avec nostalgie ces instants d'euphorie et de déconnexion totale. Cette image capture l'essence même d'un moment où deux hommes s'étreignent de manière fusionnelle, leurs mouvements synchronisés dans

une danse enivrante. La tendresse palpable dans leur geste, soulignée par la lumière chaude aux tons orangés, rappelle la beauté simple de ces soirées. Le travail de Cha Gonzalez résonne comme un témoignage de la richesse de ces expériences humaines où les frontières entre individus s'estompent pour laisser place à une transe, à une communion authentique. Elle capture l'instant fugace où nous nous abandonnons, ensemble, à la magie de l'instant présent, trouvant dans cette union éphémère une source de réconfort et d'inspiration. ✕

Abonnez-vous et profitez des couvertures collector!

store.fisheyemagazine.fr



Couverture kiosque



Couverture abonné
avec encre métallique

1 AN
(6 NUMÉROS)
40 €

Au lieu de 45 € en kiosque.
DOM-TOM et
à l'étranger : 63 €.

2 ANS
(12 NUMÉROS)
75 €

Au lieu de 90 € en kiosque.
DOM-TOM et
à l'étranger : 98 €.

Découvrez nos abonnements...



...et l'ensemble de nos offres



Une question ? Écrivez-nous à abo@fisheyemagazine.fr

SOLEIL PRESQUE LEVANT

La chronique de Benoît Baume

Alors que nous bouclons ce 64^e numéro de *Fisheye*, la programmation des prochaines Rencontres d'Arles n'a pas été divulguée. Nous pouvons tout de même assurer, de sources bien informées, qu'une partie conséquente des expositions sera consacrée au Japon. Un pays au rapport ambivalent avec la photographie. D'un côté, il cumule 90 % de l'industrie de l'appareil photo et des optiques (Canon, Nikon, Sony, Fujifilm, Panasonic, Sigma, etc.), de l'autre, il peine à reconnaître les auteurs en son sein. Même si le matériel et les artistes ne sont pas forcément liés, il existe normalement des ponts entre une industrie et ses utilisateurs. Or, dans l'archipel nippon, le chemin qui relie le photographe à l'artiste est parfois difficilement parcouru. Ainsi, les grands maîtres que sont Hiroshi Sugimoto, célèbre pour ses séries sur les cinémas et la mer ; Daidō Moriyama, qui capte la noirceur des villes comme personne ; Nobuyoshi Araki, chef de file d'une imagerie érotique souvent controversée ; mais aussi Yasumasa Morimura, Ishiuchi Miyako, Rinko Kawauchi, Shomei Tomatsu ou Eikoh Hosoe ont en commun d'avoir bénéficié d'une reconnaissance à l'étranger avant d'être célébrés dans leur pays. Ces grandes figures ont dû attendre longtemps – souvent après leur décès – pour être consacrées. L'exemple de Shoji Ueda est édifiant. Né en 1913 et mort en 2000, il lui aura fallu attendre 1971 et une exposition au MoMa à New York pour attirer l'attention dans l'archipel. Une rétrospective à la Maison européenne de la photographie (MEP), en 2008, soulignera

l'importance de son œuvre. Une reconnaissance tardive qui révèle le peu de gratitude du pays pour ses photographes. D'ailleurs, si l'exposition a eu lieu à la MEP, ce n'est pas un hasard. Yoshitoshi Kitajima, président de la société japonaise d'impression Dai Nippon Printing (DNP), fondée en 1876, décide en 1992 de constituer pour l'institution parisienne une importante collection de photographies japonaises depuis le début des années 1950. De 1994 à 2006, la collection de la MEP s'est enrichie chaque année d'une ou deux séries majeures des maîtres de la photographie nipponne. Jean-Luc Monterosso – alors directeur de la MEP – et la galeriste Kazé Kuramochi, qui ont constitué cette collection de 540 pièces, ont visé juste. Montrée en 2017, la « collection dans la collection » reste un trésor assez unique, que même le Japon nous envie. Car une grande partie de son histoire de la photographie s'y retrouve. DNP a préféré la constituer en France plutôt que dans son pays afin de donner plus de visibilité à ces artistes. Un état de fait qui change avec la montée en puissance du festival Kyotographie, depuis quelques années, et grâce à l'émergence de nouveaux auteurs mis en lumière par cet événement, comme Akihito Yoshida. La reconnaissance d'un pays envers ses photographes est majeure pour le développement de cette pratique dans les générations à venir. Leader d'une introspection étourdissante, la scène japonaise a encore tant à nous apporter qu'il serait criminel de ne pas la scruter avec attention. ✕

Circulation(s) Festival de la jeune photographie européenne 06.04—02.06.2024



© Tom Kleinberg

Le Centquatre Paris

CIRCULATION(S) FESTIVAL DE LA JEUNE PHOTOGRAPHIE EUROPÉENNE
06.04—02.06.2024 / FESTIVAL-CIRCULATIONS.COM
LE CENTQUATRE-PARIS / 5 RUE CURIAL / 75019 PARIS / MÉTRO RIQUET

fetart

CENT
QUATRE
#104PARIS





SAINT LAURENT

DIANA ROSS
SPRING 24 COLLECTION
YSL.COM